

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU PROGRAMME DE MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
VALÉRIE HÉBERT

COMMENTAIRE DE LA PRÉFACE ET DU LIVRE I DE *L'ÉMILE OU DE
L'ÉDUCATION* DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

MARS 2011

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
1. Le sujet.....	1
2. L’auteur.....	3
3. En quoi consiste l’œuvre.....	4
4. Organisation de l’œuvre.....	6
4.1. La préface.....	7
4.2. Le livre I.....	7
4.3. Le livre II.....	8
4.4. Le livre III.....	10
4.5. Le livre IV.....	11
4.6. Le livre V.....	12
5. Réception de l’œuvre.....	13
6. Méthodologie utilisée.....	15
7. Organisation du mémoire.....	16
CHAPITRE I : COMMENTAIRE DE LA PRÉFACE.....	18
1. Organisation de la forme de la préface.....	18
2. Le contenu de la préface.....	19
2.1. Ce dont traitera l’ <i>Émile</i>	19
2.2. Ce dont ne traitera pas l’ <i>Émile</i>	20
2.3. La méthode proposée par Rousseau.....	21
2.4. Synthèse et commentaires.....	23

CHAPITRE 2 : COMMENTAIRE DU LIVRE I.....	26
1. Organisation de la forme du livre I.....	26
2. Le contenu du livre I.....	27
2.1. Principes généraux.....	27
2.1.1. Typologie de l'éducation.....	28
2.1.1.1. Trilogie éducative.....	28
2.1.1.2. Trilogie humaine.....	32
2.1.2. But de l'éducation naturelle.....	33
2.1.2.1. Apprendre le «métier de vivre».....	33
2.1.2.2. Contre le maillot.....	35
2.1.2.3. Pour le lait maternel.....	36
2.1.2.4. Contre les mères abusives et protectrices.....	38
2.1.3. Principe de l'éducation naturelle.....	38
2.1.3.1. L'éducation de la nature est éprouvante.....	39
2.1.3.2. Le père doit éduquer lui-même.....	41
2.1.4. Les acteurs de l'éducation naturelle.....	42
2.1.4.1. Présentation du gouverneur.....	43
2.1.4.2. Présentation de l'élève imaginaire.....	44
2.1.4.3. Le gouverneur et l'élève.....	44
2.1.4.4. Émile en bonne santé.....	50
2.2. Le nouveau-né.....	54
2.2.1. Le cadre de l'éducation.....	54
2.2.1.1. Choix de la nourrice.....	55
2.2.1.2. La vie à la campagne.....	57
2.2.1.3. Pas de maillot.....	58
2.2.2. Description du nouveau-né.....	61
2.2.2.1. Sensations, besoins.....	62
2.2.2.2. Plaisir, douleurs, habitudes, mouvements.....	63
2.2.2.3. Les pleurs.....	64
2.2.1.4. Absence de raison et de conscience morale.....	66

2.3. L'application.....	68
2.3.1. Les quatre maximes.....	68
2.3.2. La façon de traiter les pleurs.....	69
2.3.3. La bonne nourriture.....	70
2.3.4. L'apprentissage naturel du langage.....	71
2.4. Synthèse et commentaires.....	74
CONCLUSION.....	82
1. Synthèse du chapitre 1 sur la préface.....	82
1.1. Organisation de la forme de la préface.....	82
1.2. Le contenu de la préface.....	82
2. Synthèse du chapitre 2 sur le livre I.....	83
2.1. Organisation de la forme du livre I.....	83
2.2. Le contenu du livre I.....	84
2.2.1. Principes généraux.....	84
2.2.2. Le nouveau-né.....	87
2.2.3. L'application.....	89
BIBLIOGRAPHIE.....	92

INTRODUCTION

1. Le sujet

En raison de l'importance de l'éducation dans ma vie et dans celle de la plupart des gens, puisqu'elle forge l'être en devenir qui sommeille en chacun de nous, il m'a semblé important d'en faire le sujet d'étude de mon mémoire de maîtrise.

Parmi les nombreux philosophes importants ayant traité de l'éducation, j'ai choisi d'étudier l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) en me concentrant sur l'ouvrage *Émile ou de l'éducation*. Cet ouvrage est un des plus importants jamais écrit sur l'éducation. D'abord en raison de la révolution pédagogique qu'il propose et ensuite en raison de l'énorme influence de Jean-Jacques Rousseau sur la philosophie sociale et politique. Plus précisément, il s'agit d'offrir au lecteur un commentaire cursif de la préface et du livre I du traité.

L'étude de la préface et du livre I a une très grande importance en raison des principes pédagogiques qui y sont présentés. La trilogie humaine, la trilogie éducative, le choix du gouverneur, le choix de l'élève ainsi que les devoirs incombant à chacun, sont des notions d'une grande importance y étant développée. Il était donc nécessaire pour le bien de ce mémoire de débiter par la préface et de poursuivre avec le livre I.

De plus, commencer par la préface et continuer avec le livre I, permet de suivre l'évolution et le rythme de pensée de Rousseau, c'est-à-dire que l'on découvre le texte au fur et à mesure qu'il s'offre au lecteur ou plutôt la manière qu'utilise l'auteur pour en faire part. Le philosophe étant reconnu pour ses œuvres de longue haleine, il est donc nécessaire de prendre son temps afin d'en apprécier la finesse de son travail et d'en comprendre tout son sens. Auteur d'œuvres profondes, il ne faut pas le prendre à la légère.

L'intérêt philosophique de ce sujet d'étude se démontre allégrement au quotidien. Il suffit de songer aux problèmes sociétaux englobant la planète et les peurs qu'ils engendrent. Les gens ont peur parce qu'ils sont mal informés, ils sont sans emploi parce qu'ils n'ont pas de profession, ils ne vont pas voter parce qu'ils n'en ont pas appris l'importance, ils sont obèses parce qu'ils ne savent pas s'alimenter ni faire de sport, ils ne s'impliquent pas socialement parce que personne ne leur a appris, etc. Le comble de tout cela, c'est qu'ils ne font rien parce que c'est la seule chose qu'ils ont apprise...

Dans cette introduction, nous présenterons l'auteur, l'œuvre elle-même ainsi que son organisation et sa réception par les intellectuels. Il sera aussi question de la structure et de la méthodologie utilisée dans le présent mémoire. Concentrons-nous maintenant sur l'auteur et sa pensée afin de mettre l'ouvrage en contexte.

2. L'auteur

Jean-Jacques Rousseau est né à Genève en 1712. Il y demeura jusqu'à l'âge de 13 ans. Fils d'un horloger de milieu social modeste, Rousseau perdit sa mère peu de temps après qu'elle l'eut mis au monde. Tout au long de sa vie, il exercera un grand nombre de métiers. Autodidacte, il a été rendu célèbre par son *Discours sur les sciences et les arts*, en réponse à la question posée par l'Académie de Dijon. L'Académie proposait d'établir la contribution des arts et des sciences à l'épuration des mœurs. Dès lors, il est admis dans les salons parisiens de la France de Louis XV. Il est d'abord enchanté de côtoyer bourgeois, nobles et hommes de lettres, mais ce plaisir n'est que de courte durée.

En 1740, Rousseau est le précepteur des deux enfants de M. de Mably, durant une année. Il s'agit pour Rousseau d'un échec. Il en ressort toutefois la rédaction du *Projet pour l'Éducation de M. de Sainte-Marie* (l'aîné des deux enfants) rédigé à l'attention de monsieur de Mably pour lui exposer sa philosophie de l'éducation.

À Paris, il devient, en 1743, le secrétaire de madame Dupin dont il instruit le petit-fils (M. de Chenonceaux). Il en profite pour retravailler son écrit. Cette fois-ci, il développe les thèmes de la soumission du père au précepteur, l'importance de l'éducation des sens dans la prime enfance, l'appel à la curiosité, l'utilité de l'histoire naturelle et la connaissance des métiers. Toutes ces questions seront reprises dans *l'Émile*.

En 1745, Rousseau rencontre Thérèse Levasseur, qu'il épousera en 1768. Ils auront cinq enfants qu'ils donneront en adoption. En 1761 et 1762, il publie trois ouvrages majeurs : *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *Du Contrat Social* et *l'Émile*. Durant cette période, Rousseau vit une phase de paranoïa qui atteindra son apogée lorsque *l'Émile* et *Du Contrat Social* seront interdits en France, aux Pays-Bas, à Genève et à Berne. Il meurt le 2 juillet 1778 de ce qui semble être une crise d'apoplexie (un accident vasculaire cérébral).

3. En quoi consiste *l'Émile*

Mais en quoi consiste *l'Émile*? Il s'agit d'un ouvrage volumineux, de 630 pages environ, selon les éditions, et organisé en cinq livres introduits par une préface. Les livres I et II traitent de l'âge de la nature, le premier s'intéressant au nourrisson et le second, à l'enfant de deux à douze ans. Le troisième traite de l'âge des forces, de douze à quinze ans. Le quatrième dévoile l'âge de la raison et des passions, de quinze à vingt ans, et le dernier, l'âge de sagesse et du mariage, de vingt à vingt-cinq ans.¹ Le titre, *Émile ou de l'éducation*, annonce déjà l'objet de l'ouvrage : son contenu propose un projet éducatif. La pensée philosophique commande toute la pédagogie et c'est une réflexion nouvelle que livre Rousseau dans son modèle d'éducation où l'anthropologie, la psychologie et la sociologie façonnent la pédagogie. Il faut comprendre qu'élever un enfant, ce n'est pas l'élever au sens où celui-ci s'adapte à son milieu, mais plutôt au sens où il adoptera toutes les mœurs, vertueuses ou non, qui se présenteront à lui.

¹ Jean-Jacques, ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 16 et 17.

Rousseau n'oublie pas la sociologie qui lui inspire sa pédagogie, dictée par son choix méthodologique interdisciplinaire dans le but de former un homme nouveau. L'objectif de l'éducation est de préparer l'enfant à vivre en société. Selon E. Cassirer, la pédagogie rousseauiste est liée à sa philosophie, à son projet :

La singularité réside ici dans le fait que tout ce système, péniblement élaboré, de fictions sociales n'a pas d'autre but que de servir la vérité. Il est destiné à libérer l'élève du caractère contre la nature des conventions sociales, et à le ramener à la complicité, à l'ingénuité de la nature.²

C'est un projet éducatif sur la formation physique, intellectuelle et morale de l'individu, depuis la naissance jusqu'à la mort. Il veut former le cœur avant le jugement. Il souhaite que les enfants s'instruisent tout en s'amusant et refuse que les connaissances s'entassent. Rousseau est persuadé que tout ce dont nous sommes dépourvus à la naissance et dont nous avons besoin pour devenir des adultes épanouis nous est prodigué par l'éducation.

L'ouvrage peut être considéré comme un traité sur l'éducation, aux idées morales, religieuses et sociopolitiques. La clé de voûte de l'œuvre réside dans le postulat de la bonté naturelle de l'homme et de sa corruption par la société. En utilisant des formules telles que mon/votre élève, l'enfant/les enfants, Rousseau a recours à un genre littéraire qui met la fiction au service de sa philosophie. Némorin souligne : Émile est un enfant imaginaire, l'imagination étant une distance critique.

Aujourd'hui, avec l'apport de l'herméneutique comme discipline autonome dans l'aire philosophique, on comprend mieux

² Bernard, NÉMORIN, *Profil de l'homme total dans l'Émile de Jean-Jacques Rousseau*, CIDIHCA, Canada, 1994, p. 111-112. qui reprend E. CASSIRER, *Le problème de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1987, p. 113.

*l'entrecroisement histoire/fiction, la fiction et les variations imaginaires sur le temps. Rousseau, en fait, manie passé/présent/futur comme s'il détemporalise l'histoire. C'est par là que son œuvre peut s'avérer dangereuse ou révolutionnaire, car la valeur cognitive d'une œuvre consiste dans son pouvoir de préfigurer une expérience à venir.*³

Après avoir brossé ce vaste tableau de l'*Émile*, nous allons en examiner l'organisation.

4. Organisation de l'œuvre

Avant de parvenir à l'âge adulte, l'enfant doit franchir des étapes et il ne peut les brûler. Il y aurait ainsi, dans le développement de l'enfant, quatre étapes lui permettant de parvenir à l'âge adulte. Dans l'*Émile*, les quatre premiers livres en font la description et le dernier livre est davantage un exposé des rapports entre les sexes.

Les commentateurs s'accordent pour diviser l'*Émile* ainsi :

La préface (3 pages) (4.1);

Livre I : la prime enfance, état sensitif, (52 pages) (4.2);

Livre II : le deuxième état de l'enfance, état actif, (120 pages) (4.3);

Livre III : la pré-adolescence, état sensible et raisonnable, (60 pages) (4.4);

Livre IV : la formation de l'homme, puberté, socialisation de l'être

moral et religieux, (191 pages) (4.5);

Livre V : Émile est homme, sera citoyen et père avec son épouse Sophie,

(164 pages) (4.6).

³ *Ibid.* p. 115.

4.1. La préface

La préface de l'*Émile* fera l'objet d'une analyse au premier chapitre de notre mémoire. Pour le moment, nous nous contentons d'indiquer qu'elle est très brève et qu'elle ne contient aucune division claire. Signalons aussi que la préface présente les thèmes que Rousseau veut développer, ceux sur lesquels il s'abstient d'écrire et que pour terminer, elle offre une description de la démarche de l'auteur. Tout cela sera développé au chapitre premier.

4.2. Le livre I

Le premier âge du développement naturel est la prime enfance (livre I) qui va jusqu'à 6-7 ans, au moment où se fait l'apprentissage de la langue. C'est l'éducation qui forge l'individu, c'est son fondement. Il y aurait trois types d'éducation : celle de la nature, celle des choses et celle des hommes; d'où l'idée que l'éducation ou, plutôt, son intégration demeure un art et d'où l'importance du précepteur (éducateur) pour en atteindre la perfection. L'enfant ne serait rien d'autre que le produit fini de l'éducateur ou de la société; il est donc primordial que le précepteur ait un objectif pour son pupille.

Le but de l'éducation étant de former des hommes libres, il faut, dès le berceau, laisser l'enfant (le nouveau-né) libre de ses mouvements. Il convient de ne pas soustraire l'enfant aux lois de la nature, puisque l'homme naturel est doté de tout ce qu'il a besoin

pour vivre, quel que soit le climat auquel il est confronté. Il faut éviter de gâter les enfants, qui doivent se trouver en contact plus étroit avec la réalité, parce que cela forge le caractère, nous dit Rousseau. Il importe de préparer les enfants à la souffrance; pour ce faire, il faut les rendre robustes et sains afin qu'ils disposent de tous les outils qui leur permettront d'affronter la vie.

L'élève : Émile sera un modèle, un enfant « vulgaire » au sens premier du terme, conçu afin de servir d'exemple aux autres; son éducation sera naturelle. Il s'agit avant tout d'un être imaginaire, issu d'un accouchement heureux, bien formé, vigoureux et sain. Tel en est le portrait que nous dresse Rousseau.

4.3. Le livre II

L'éducation négative devient plus active alors que l'accent est mis sur l'éducation corporelle; les sens sont stimulés, la raison est en sommeil et l'on assiste à l'éveil des sens et de l'agir moral. Cet état (livre II) débute dès l'âge de 6 ans et se prolonge jusqu'à 12 ans. L'enfant apprendra davantage par lui-même que par les médiations de son tuteur. Il expérimentera la souffrance, grande source de connaissance. Les jeux permettront d'aiguiser chez l'élève l'appétit de connaissance; en effet, il s'instruira, puisqu'il n'aura pas conscience de le faire. Les leçons qu'Émile retiendra proviendront de la nature et non des hommes.

La liberté demeure la valeur fondamentale, il s'agit du meilleur bien de l'homme. Les meilleurs traits à développer chez l'homme sont la capacité à être soi-même et à s'autosuffire. La plus grande sagesse consiste à ne désirer que ce qui est nécessaire. Le précepteur doit intervenir dans la détermination de la limite entre les besoins et les caprices. À ce propos, « Rousseau estime que l'homme ne peut se faire seul, l'être humain a besoin du concours de l'autre pour s'humaniser. La nature seule, sans l'intervention de l'homme, ne fait pas l'homme. »⁴ En d'autres mots, la nature ne produit pas des hommes dans leur exacte plénitude, une part de l'homme doit être développée au contact de ses semblables. La nature permet d'apprendre la nécessité et elle est meilleure éducatrice que nous. À cet âge, la raison est inutile et constitue un frein à la force.

L'histoire et la géographie seront introduites à l'aide de méthodes actives. Par exemple, dans le cas de la géographie, l'enfant sera amené sur le terrain pour susciter son intérêt, encourager ses questions. L'enseignement se fait par les bons exemples et non par les beaux discours. Il s'agit de rechercher la vraie connaissance et de favoriser l'éveil de la raison, sans toutefois en précipiter la maturation, puisque celle-ci est propre à l'élève.

⁴ *Ibid.* p. 84.

4.4. Le livre III

Les principes pédagogiques de Rousseau visent à produire un individu autonome, libre et heureux. Dans le livre III, le développement intellectuel s'affirme par l'activité de l'esprit, l'élève cherche à s'instruire, ressent une soif de connaissance, une forme de curiosité naturelle.

Émile doit se familiariser avec les livres. Il est du rôle du précepteur de diriger les lectures de son pupille et de lui offrir son premier livre qui devra être *Robinson Crusoë* de Defoe. Ce livre serait un peu comme le plaidoyer rousseauiste de la valorisation de l'éducation de la nature, nous fait remarquer Némorin. En effet, Robinson Crusoë est un homme seul, sur une île déserte et, bien sûr, autosuffisant. L'enfant sera également préparé aux relations sociales, tout en restant autonome, d'où le nécessaire apprentissage d'un métier manuel.

La société nous fournit les mots et les choses, mais ne constitue pas une norme en matière d'idées et de réflexions. C'est l'ignorance méthodique qui permet à l'élève de réfléchir par lui-même, devant son tuteur qui lui procure des demi-réponses ou qui veille à se taire. Formé de la sorte, l'homme bon peut devenir un bon citoyen, mais il ne faut cependant pas mêler les deux. À 12 ans, Émile n'a pas encore appris la morale, puisqu'il n'est pas encore en mesure de le faire. Le troisième livre se clôt avec la fin de l'enfance.

4.5. Le livre IV

Le livre IV débute avec le thème de la puberté qui perturbe le calme de l'enfance. Ce temps de crise aux lourdes conséquences sur l'équilibre humain est, en fait, une seconde naissance. L'amour de soi, toujours bon et conforme à la nature, engendrera l'être moral, l'être-pour-les-autres. Il ne faut pas confondre, l'amour de soi et l'amour propre. Ces deux notions sont, chez Rousseau, nettement différentes. L'amour de soi, c'est la nature, quant à l'amour propre, il est artificiel, c'est le fruit de la société, des opinions et des comparaisons. Il est important de souligner que la société peut influencer, en bien comme en mal, la maturité affective et humaine de l'élève.

La socialisation n'advient que par le sentiment de pitié universel portant l'élève hors de lui par connaissance des sentiments de douleur se prolongeant vers les autres. Ce qui est entendu par naturel est ce qui est commun à tous. En somme, la clé de la sociabilité est l'ouverture sur les autres et, dans la mesure où Émile doit s'intégrer dans la société, c'est ce dont il usera. La finalité de l'éducation est de nous apprendre à être homme et à vivre avec nos semblables.

4.6. Le livre V

Finalement, le livre V aborde, entre autres, l'éducation des femmes et la différence entre celles-ci et les hommes. En effet, il convient de tenir compte de leurs différences psychologiques dans la manière de les éduquer. La violence dans les rapports entre hommes et femmes n'est pas acceptée chez Rousseau. Si Émile ne doit pas se soucier de l'opinion d'autrui, sa Sophie doit, quant à elle, s'en préoccuper. Les femmes ne seront instruites que de ce qu'elles doivent savoir. Par la suite, Rousseau précise l'éducation de Sophie, future épouse d'Émile.

Enfin, « Rousseau termine l'*Émile*, peut-on dire, par un nouveau commencement. Émile est père, il deviendra précepteur à son tour.»⁵

Après avoir détaillé ce qu'il importe de connaître à propos de l'auteur, de ses motivations et après avoir donné un aperçu du contenu de l'ouvrage, nous allons aborder la réception de l'œuvre.

⁵ *Ibid.* p. 108.

5. Réception de l'œuvre

Voltaire, entre autres, ne trouvait guère d'intérêt à l'œuvre de Rousseau, sauf pour en critiquer la lenteur et la pédanterie. Le traité revêtit, selon Vargas un contemporain de Rousseau, la forme d'un catalogue regroupant l'ensemble des pensées philosophiques de l'auteur, où chacun viendrait puiser, au gré de ses besoins, les idées de Rousseau. Par cet amalgame d'information, le livre ne faisait pas l'unanimité et même après deux siècles de lecture, les spécialistes rousseauistes ne peuvent en nier la lourdeur. Comme le soulignait Jean Fabre, il s'agit d'un « mi-traité et mi-roman, ergoteur et pédantesque, exaspérant de jactance, insupportable de lenteur »⁶.

*Rousseau a provoqué des lectures passionnelles et disparates. À leur publication, ses premiers Discours furent tenus pour des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais aussi pour des paradoxes provocateurs. La Nouvelle Héloïse et l'Émile firent de lui le maître des âmes sensibles, le prophète d'une morale et d'une religion du sentiment. À ces vues simplificatrices s'ajoutèrent d'autres malentendus : on lui imputa le mot d'ordre du retour à la nature, on fit de lui, dès 1789, l'un des auteurs de la Révolution française.*⁷

De plus, plusieurs le tenaient coupable de tous les désastres politiques ou moraux qu'ils voyaient émerger dans le monde moderne. Les écrivains de droite, souligne Jean Starobinski, faisaient de Rousseau leur bête noire puisqu'il était considéré comme un étranger portant malheur à la France. Parmi ces mêmes écrivains, certains étaient désireux de rendre justice à Rousseau, c'est alors que plusieurs ont fait un tri à travers toutes ses

⁶ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presse Universitaires de France, 1995, p. 2.

⁷ Ernest CASSIRER, *Le problème de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1987, p. I.

œuvres. « Plaindre l'ombrageux malade, rejeter la dangereuse abstraction de la pensée politique, admirer l'artiste : cette stratégie de la distinction des faces de Rousseau devint pratique courant dans les manuels. »⁸

Ce n'est qu'au XXe siècle qu'il a été admis que Rousseau pouvait avoir une philosophie indépendante de ses humeurs. Dorénavant, « [...] on ne se contenta plus de lui attribuer, paresseusement, des idées à l'emporte-pièce sur la bonté naturelle de l'homme, sur les méfaits de la civilisation et sur la subordination de l'individu à la volonté générale. »⁹ Toujours est-il que, même en 1932, admettre l'unité de la pensée de Rousseau n'est pas encore chose faite? « Basch préférait admettre comme Schinz, qu'il y avait chez Rousseau une double source psychique, et, tout en reconnaissant en lui un penseur pénétrant, il soutenait qu'il avait été un poète, un romancier et qu'il n'a été penseur et philosophe qu'autant qu'il a été poète et romancier. »¹⁰ Pour lire Rousseau dans le plus grand respect il faut, selon Cassirer, « [...] accorder un statut de pleine légitimité philosophique à un discours chaleureux que Rousseau n'a pas organisé selon les normes exigibles d'un philosophe de métier. »¹¹

Rousseau ne serait pas un auteur problématique, ce serait plutôt les malentendus entourant son œuvre qui le seraient. Cassirer propose de voir en Rousseau, « [...] un

⁸ *Ibid.* p. II.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.* p. IV-V.

¹¹ *Ibid.* p. V.

penseur qui a su poser des problèmes fondamentaux, et dont l'actualité reste entière pour les hommes du XX^e siècle. »¹² Pour preuve, lorsque Lessing formula *Éducation du genre humain*, il n'aurait fait là que réaliser une synthèse offerte par Rousseau.

L'*Émile* aux dires de Rousseau devait être le joyau de toute sa pensée et de son activité littéraire. En effet, Ernest Cassirer souligne « [...] que seul l'*Émile* permettrait de mettre en lumière le but auquel tendaient toutes les orientations diverses de sa pensée et le terme où elles s'unifiaient. »¹³ Toutefois, poursuit Cassirer, il serait difficile de soutenir une telle idée d'unité puisque « [...] l'*Émile* est sans doute la plus paradoxale de ses œuvres. Dans aucune autre il ne laisse à ce point libre cours à l'imagination et à la spéculation, nulle part ailleurs il ne paraît avoir à ce point perdu tout sentiment de la réalité dégrisante des choses. »¹⁴ Poursuivons à présent avec la méthodologie choisie pour la rédaction de ce mémoire.

6. Méthodologie utilisée.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, il s'agira de présenter un commentaire cursif de la préface et du livre I de l'*Émile*, c'est-à-dire que je procéderai du début de la préface à la fin du livre I, paragraphes après paragraphes afin d'en faire ressortir l'essentiel. Les ouvrages remarquables de Vargas (*Introduction à l'Émile de Rousseau*), de Némorin

¹² *Ibid.* p. VII.

¹³ *Ibid.* p. 112-113.

¹⁴ *Ibid.* p. 113.

(*Profil de l'homme total dans l'Émile de Jean-Jacques Rousseau*), de Vinh-De (*Le problème de l'homme chez Jean-Jacques Rousseau*) et de Ravier (*L'éducation de l'homme nouveau*) sur l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau seront fortement mis à contribution. La préface fera l'objet d'une présentation au premier chapitre, elle y sera analysée tant dans sa forme que dans son contenu. La démarche sera semblable pour le second chapitre analysant le livre I. Nos commentaires, remarques et réflexions disséminés au cours de notre présentation du texte de Rousseau seront ensuite regroupés et résumés à la fin de chaque chapitre, dans la section «Synthèse et commentaires». L'édition choisie de *l'Émile* est celle de Garnier-Flammarion incluant une présentation par Michel Launay.

7. Organisation du mémoire

Un premier chapitre traitera de la préface de *l'Émile*, s'intéressera aux raisons qui ont motivé Rousseau à rédiger *l'Émile*, présentera les sujets qu'il n'a pas souhaité traiter dans cet ouvrage et, en dernier lieu, exposera la démarche de l'auteur. L'analyse de la préface sera suivie d'une section «Synthèse et commentaires» regroupant mes observations ainsi que celles formulées par divers commentateurs.

Le second chapitre examinera le livre I de *l'Émile* en explorant les principes généraux énoncés par Rousseau, étudiera la présentation du nouveau-né et décrira l'application de ce projet. Dans le second chapitre, les commentaires suscités par l'analyse du livre I obéiront à la même logique que celle utilisée au chapitre 1. Il est à noter que

chaque chapitre contiendra une section consacrée à la forme du texte et une autre s'intéressant au contenu de ce même texte.

CHAPITRE 1 : COMMENTAIRE DE LA PRÉFACE

1. Organisation de la préface

Dans cette section, nous présenterons la forme sous laquelle la préface de *l'Émile* s'offre au lecteur. La seconde section portera sur son contenu et présentera les sujets sur lesquels Rousseau s'exprime, puis ceux sur lesquels il préfère se taire. Nous terminerons par une réflexion sur sa démarche quelque peu évasive.

Quoiqu'elle ne soit pas volumineuse (trois pages dans un livre qui en compte 630), la préface de *l'Émile* est surprenante : (i) Rousseau y explique l'importance de l'éducation, sans toutefois clarifier ses objectifs; (ii) la préface ne présente pas de section apparente, il revient au lecteur d'en faire ses propres divisions; (iii) l'auteur ne dévoile pas non plus sa démarche intellectuelle, c'est-à-dire que nous ignorons la façon dont il procédera pour aborder son sujet d'étude. Par exemple, il ne mentionne pas la division en cinq livres dont chacun présente une étape différente et importante dans le développement de l'enfant jusqu'à l'âge adulte; (iv) enfin, nous ignorons tout autant qu'il fera appel à Émile, son élève imaginaire, et à un gouverneur qui sera tantôt Rousseau, tantôt un tiers, tantôt le père et tantôt un ami du père, afin d'illustrer ses propos.

Il reste malgré tout possible de diviser la préface en trois sections : la première porte sur le sujet et l'objectif de cet ouvrage, la seconde concerne ce que l'auteur dit ne pas vouloir traiter et, enfin, la troisième présente comment il structure ses idées.

2. Le contenu de la préface

2.1. Ce dont traitera l'*Émile*

Dès les premières lignes de la préface, Rousseau présente son travail d'écriture comme un assemblage d'idées sans trop de suite, élaboré dans l'unique but de plaire à une mère de famille. Il en résulte un écrit à la fois trop volumineux et trop succinct qui dépasse sa première volonté,

*Je n'avais d'abord projeté qu'un mémoire de quelques pages; mon sujet m'entraînant malgré moi, ce mémoire devint insensiblement une espèce d'ouvrage trop gros, sans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matière dont il traite.*¹⁵

De plus, Rousseau est d'avis que les hommes de son temps ne connaissent pas l'enfance, puisqu'ils collectionnent les fausses idées à son sujet et ne savent pas davantage ce qu'elle est.

*Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant sans penser à ce qu'il est avant d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je (Rousseau) me suis le plus appliqué, afin que quand toute ma méthode serait chimérique et fausse, on pût toujours profiter de mes observations.*¹⁶

¹⁵ Jean-Jacques, ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 31.

¹⁶ *Ibid.* p. 32.

Ici, l'auteur annonce son sujet d'étude, soit l'enfant avant qu'il ne devienne adulte. Il demeure toutefois prudent en soutenant que si sa méthode est faillible, ses observations, quant à elles, seront valables. Rousseau poursuit en conseillant aux lecteurs faisant partie du corps enseignant, afin de rendre leur lecture utile, d'étudier leurs élèves, car selon lui, ils ne les connaissent pas suffisamment.

2.2. Ce dont ne traitera pas l'*Émile*

Abordons maintenant ce dont l'auteur dit qu'il ne traitera pas. Autre caractéristique étonnante de cette préface, Rousseau y énonce clairement qu'il ne souhaite pas dissenter de l'importance d'une bonne éducation, ni prouver que celle en vigueur à son époque est mauvaise, parce qu'il considère que tout a été dit sur le sujet. L'auteur emploie ces termes :

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise; mille autres l'ont fait avant moi, et je n'aime point remplir un livre de choses que tout le monde sait. Je remarquerai seulement que, depuis des temps infinis, il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure.¹⁷

Ces termes marquent négativement l'éducation appliquée à l'époque de Rousseau. Ce qui est étonnant réside dans le fait que l'auteur soutient qu'il ne tombera pas dans le piège de la redondance et de la démolition du système éducatif présent à son époque. Il se contente de dire que c'est la littérature et le savoir de cette époque qui seraient à l'origine du

¹⁷ *Ibid.* p. 31.

dépérissement éducationnel. Mais cela dit, il n'en demeure pas moins que les dix premières pages du livre I sont consacrées à la structuration de reproches à l'égard de l'éducation de son époque. Pour l'instant, on peut se contenter de dire que Rousseau offre une critique assez dure, mais cet aspect ne sera pas davantage développé, puisqu'il fera partie de l'étude du livre I, dans le chapitre 2. D'ailleurs à ce sujet, Michel Launay y voit une marque de fausse modestie de la part de l'auteur, Rousseau ayant auparavant déclaré que son livre était un projet trop gros, mais que lui seul possédait la capacité de « construire un édifice original et solide ».¹⁸

2.3. La méthode proposée par Rousseau

Le moment est venu de présenter la démarche proposée par Rousseau. Il basera son étude sur l'observation de la nature. Par nature, l'auteur de l'*Émile* entend la norme ou le principe qui régit tout, où chaque chose est à sa place et où tout a une raison d'être. Vargas soutiendra que «De cette perfection établie, le monde animal et cosmique donne l'idée : chaque chose est à sa place et tout être est un centre autour duquel s'ordonnent les autres êtres.»¹⁹

¹⁸ *Ibid.* p. 15.

¹⁹ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presse Universitaires de France, 1995, p. 317.

Rousseau ne craint pas d'être critiqué et même s'attend à l'être, ce qui explique sa démarche intellectuelle, qu'il définit comme suit :

*En exposant avec liberté mon sentiment, j'entends si peu qu'il fasse autorité, que j'y joins toujours mes raisons, afin qu'on les pèse et qu'on me juge : mais, quoique je ne veuille point m'obstiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les proposer; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres ne sont point différentes. Ce sont celles dont la vérité ou la fausseté importe à connaître, et qui font le bonheur ou le malheur du genre humain.*²⁰

Il semble s'agir là d'une certaine protection que Rousseau se donne, comme s'il avait prévu que son livre aurait l'effet d'une bombe. De plus, il souligne qu'on lui demandait fréquemment de proposer ce qui était faisable ou bien quelque chose s'emboîtant dans le système existant. Acquiescer à une telle demande serait purement utopique, compte tenu de ce que Rousseau présente dans la préface.

*Un tel projet, sur certaines matières, est beaucoup plus chimérique que les miens (les projets de Rousseau); car, dans cet alliage, le bien se gâte, et le mal ne se guérit pas. [...] Pères et mères, ce qui est faisable est ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté?*²¹

De cela découleraient deux points à prendre en considération dans tout type de projet, soit la bonté absolue du projet et la facilité de l'exécution. En ce qui concerne le premier,

*[...] il suffit, pour que le projet soit admissible et praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon en soi dans la nature de la chose, ici, par exemple l'éducation proposée soit convenable à l'homme, et bien adapté au cœur humain.*²²

Le second point est fonction de rapports dans certaines situations, variables à l'infini; par exemple, l'auteur soutient que certaines méthodes éducationnelles sont applicables dans

²⁰ Jean-Jacques, ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 32 et 33.

²¹ *Ibid.* p. 33.

²² *Ibid.*

certain pays et non dans d'autres. Toutefois, l'auteur ne développe pas cette question qui n'est pas essentielle à son sujet. Rousseau poursuit,

*Il me suffit que, partout où naîtront des hommes, on puisse en faire ce que je propose; et qu'en ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur et pour eux-mêmes et pour autrui.*²³

C'est l'engagement auquel Rousseau se tient et on aurait donc tort de lui en demander plus.

2.4. Synthèse et commentaires

La préface de *l'Émile* doit être davantage considérée comme une vague explication des motivations de Rousseau dans l'écriture de son ouvrage. L'auteur énonce plutôt une négation, c'est-à-dire qu'il indique ce dont il ne traitera pas. Il s'agit là d'une forme de mise en garde pour le lecteur de ne point chercher à trouver davantage dans cet écrit. Cependant, il est possible que Rousseau se soit senti sur un terrain glissant, c'est-à-dire qu'il prévoyait les critiques que *l'Émile* susciterait et ne désirait pas commencer son ouvrage par une critique de son époque comme ce qui a été décrit plus haut. Pourtant, il agira tout autrement dans le premier livre. En effet, après avoir promis de ne pas parler de l'éducation présente au Siècle des Lumières, il en soulignera toutes les failles. Faut-il y voir une duperie? Une négligence de la part de l'auteur, démontrant un manque de rigueur intellectuelle? Il convient cependant de considérer qu'une préface de trois pages s'avère bien succincte pour un livre de 630 pages au total.

²³ *Ibid.*

La préface a-t-elle été rédigée en début d'écriture ou à la fin? Sa brièveté pourrait être explicable par le fait que la préface n'aurait dû présenter qu'un texte de quelques pages. S'agit-il là d'une négligence de Rousseau, n'avait-il pas un éditeur? Le rôle de ce dernier est primordial, justement pour épurer et aller à l'essentiel. Il est certain que l'essence même du texte ne doit pas en être appauvrie, mais l'opinion d'autrui peut être nécessaire à la clarté du propos.

Du fait que cet ouvrage est constitué de l'assemblage de plusieurs travaux, il n'obéit à aucun système : il ne s'agit pas d'une étude systématique. Cela est attribuable au mode d'écriture de l'auteur : Rousseau avait l'habitude de prendre des notes sur ce qu'il observait et il a regroupé celles-ci dans son traité. D'après Vargas « *Émile* est une accumulation de vérités en couches successives, une somme sans intégration. »²⁴ Cassirer poursuit en ce sens

*Si l'on résume [...] on comprendra quel long et pénible chemin Rousseau a dû parcourir avant de réussir à exprimer sous une forme purement réflexive les expériences personnelles qui sont partout les fondements de ce qu'il a entrepris, comme à en donner un exposé cohérent qui prît la forme d'une doctrine philosophique objective. La justification et l'élaboration strictement systématique de cette doctrine n'étaient pas le but auquel il aspirait; et il ne se sentait pas mûr pour cela.*²⁵

De plus, Rousseau n'était pas un homme de synthèse, il avait tendance à poursuivre le flot de son écriture. Cet homme était tout aussi vacillant dans les sentiments qu'il laissait

²⁴ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presse Universitaires de France, 1995, p. 6.

²⁵ Ernest CASSIRER, *Le problème de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1987, p. 121.

transparaître à travers ses pages, tantôt rêveur, nostalgique, la verve enflammée, haineux, enthousiaste, etc. À ce propos, toujours aussi clair Cassirer poursuit,

Ce n'est pas seulement sa pensée, mais aussi son style qui partout témoigne d'une telle singularité. Ce style ne s'intègre ni ne se plie aux canons stricts édictés par le classicisme français qui les avait érigés en principe de l'art de penser et de l'art d'écrire. Sans cesse, il s'écarte de la ligne rigoureuse de la réflexion, il ne se contente pas de laisser la parole à la chose même, il veut aussi communiquer l'impression toute personnelle et individuelle que produit la chose. En tant que philosophe et en tant qu'écrivain, Rousseau s'est élevé le plus vigoureusement contre l'idéal d'un style abstrait qui s'en tiendrait froidement à l'exposé du problème.²⁶

On s'explique difficilement pourquoi Rousseau a produit une telle préface? Négligeait-il ses lecteurs au point de leur offrir si peu? Que sommes-nous censés faire de cette préface? Tout simplement, après sa lecture, la mettre de côté et passer aux livres I à V. Se souciait-il aussi peu d'être compris ou voulait-il dissuader le lecteur d'entreprendre une telle lecture? D'une manière ou d'une autre, on constate que si les livres I à V ont suscité un vif intérêt pour la multitude de leurs propos, la préface a soulevé, quant à elle, la plus grande perplexité. Ces considérations venant clore notre commentaire de la préface, nous allons entreprendre l'analyse du livre I dans le chapitre suivant.

²⁶ *Ibid.* p. 122.

CHAPITRE 2 : COMMENTAIRE DU LIVRE I

1. Organisation de la forme du livre I

Avant d'aborder le contenu du livre I, nous allons débiter par l'étude de sa forme. On peut considérer que le livre I comportant 52 pages se divise en trois grandes sections possédant elles-mêmes des sous-sections. Ses divisions sont annoncées par les changements de sujets, car aucunes divisions formelles ne divise le texte. La première section s'étend sur 27 pages et traite des principes généraux de la philosophie de l'éducation que l'auteur veut établir et mettre au clair avant de traiter, dans la deuxième section, du nouveau-né lui-même, durant 16 pages, et conclure avec une section sur l'application de ces principes couvrant neuf pages.

Il faut garder à l'esprit que chaque livre composant l'*Émile* dresse le tableau des caractères d'un âge de la vie. Le livre I est consacré à une période d'absolue dépendance et de faiblesse totale; il s'agit de la période de la naissance s'étalant jusqu'aux apprentissages de la marche et de la parole, qui permettront à l'enfant de développer sa propre autonomie. Cette dernière lui permettra à son tour de s'intégrer au monde et de se détacher de sa nourrice. Le livre I fait la présentation d'Émile ainsi que des notions principales dont traitera le livre I, soit la nature, la dénature et la société. Selon Vargas, le sujet du livre I est très bien annoncé : débiter par la nature, suivre la trajectoire de l'homme naturel jusqu'au

bout, étudier de quelle manière il s'établit en société en demeurant une unité pour lui tout en étant un citoyen pour les autres.²⁷ Maintenant que la forme du texte du livre I a été mise en lumière, nous allons pouvoir nous concentrer sur son contenu.

2. Le contenu du livre I

Cette section du mémoire se divise en trois grandes parties, elles-mêmes divisées en sous-sections. Cette façon de présenter le texte n'est pas apparente dans le livre I, les divisions que nous proposons ont pris forme au cours des lectures du livre I de l'*Émile* et des observations de ses commentateurs. Ainsi, on se retrouve avec trois sections maîtresses, soit une consacrer aux principes généraux, une autre au nouveau-né et une dernière à l'application de ces principes.

2.1. Principes généraux (p. 35-62)

Les principes généraux de la philosophie de l'éducation sont abordés en présentant quatre principaux aspects qui sont : la typologie de l'éducation, le but de l'éducation naturelle, son principe et ses acteurs.

²⁷ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presse Universitaires de France, 1995, p. 6.

2.1.1. Typologie de l'éducation (p. 35-41)

Dans cette section du mémoire, il sera développé deux aspects de la pensée de Rousseau, soit la trilogie éducative et la trilogie humaine. La première concerne l'éducation de la nature, celle des hommes et celle des choses. «Ce que Rousseau appelle éducation de la *nature* est le développement spontané de l'enfant, l'acquisition de ses forces; celle des *hommes* consiste à orienter l'utilisation de ses forces; quant aux *choses*, elles éduquent au sens où l'expérience, les réussites et les échecs de l'action sur les choses, forment le jugement.»²⁸ La trilogie humaine présente la façon dont chacune des sources de l'éducation énumérées ci-haut interagissent ensemble.

2.1.1.1. Trilogie éducative (p. 35-39)

Dès les premières lignes du livre I, Rousseau présente la situation actuelle de complaisance des hommes. Il dresse un tableau de ce que lui semblent être les motivations de la rédaction de l'*Émile*. Il débute ainsi :

*Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'un autre, un arbre à porter les fruits d'un autre; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons; il mutile son chien, son cheval, son esclave; il bouleverse tout, il défigure tout, il aime les difformités, les monstres; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin.*²⁹

²⁸ *Ibid.* p. 10.

²⁹ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, Paris, 1966, p. 35

En fait, tout se pervertit entre les mains de l'homme. Il est capable de tarir la plus innocente des choses et de détruire tout ce qu'il touche. Dans son dessein de tout posséder, il se dépossède et se perd. D'où l'importance, nous dira Rousseau, d'une « bonne éducation ».

Dans son compte rendu de la condition actuelle des hommes, il s'avère que

[...] dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales, dans lesquelles nous sommes submergés, étoufferaient en lui la nature, et ne mettraient rien à la place. Elle y serait comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, et que les passants font bientôt de périr, en le heurtant de toutes parts et le pliant dans tous les sens.³⁰

Ce serait le regroupement des hommes en société qui serait si corrupteur, puisqu'à l'origine, l'homme est naturellement bon.

Pour contrer cela, Rousseau s'adresse à la mère et lui donne la directive de préserver cette jeune âme humaine de tous les malheurs humains possibles en le prévenant de la dépravation, de la dénaturation. Il formule ses consignes en comparant l'enfant à un arbrisseau que l'on cultive :

C'est à toi que je m'adresse, tendre et prévoyante mère, qui sus t'écarter de la grande route et garantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines! Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure : ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant; un autre en peut marquer le circuit, mais toi seule y dois poser la barrière.³¹

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.* p. 35-36.

Il faut comprendre qu'il s'agit là d'un processus. Si l'on ne peut avoir d'arbre sans graines ni soins, il en va de même pour un enfant. Comme l'arbre passant d'année en année, l'enfant passera d'âge en âge. Si les plantes sont façonnées par la culture, les hommes le sont par l'éducation. Il faut que l'enfant passe par toutes les étapes avant de devenir adulte. Il doit grandir, gagner en musculature, en force, acquérir le langage, l'esprit, la conscience, la raison... S'il naissait déjà avec tous ces attributs, il ne serait d'aucune utilité. Il serait prisonnier d'un corps dont il ne saurait que faire. Il lui manquerait l'application de toutes ces choses.

Cette éducation provient de la nature, des hommes ou des choses, c'est ce que Rousseau entend par «trilogie éducative». Le développement interne de nos facultés et de nos organes relève de l'éducation de la nature. Ce que l'on apprend à faire avec ces atouts provient de l'éducation des hommes. Finalement, ce que l'on acquiert de notre propre expérience sur les objets nous affectant est l'éducation des choses. Ces trois sortes de maîtres nous forment et « Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, et ne sera jamais en accord avec lui-même; celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son but et vit conséquemment. Celui-là est bien élevé. »³² L'éducation de la nature ne dépend aucunement de nous et celle des choses n'en dépend que sur certains points. L'éducation des hommes est la seule dont nous puissions être véritablement les maîtres, mais encore là, certains paramètres peuvent nous échapper. Le concours des trois éducations étant essentiel à leur perfection, il convient

³² *Ibid.* p. 36.

de diriger les deux autres vers celle à laquelle nous ne pouvons rien changer. Toutefois, Vargas soulève une contradiction, considérant les propos de Rousseau concernant le fait que les hommes défigure tout, mais que l'éducation est impossible sans eux, alors cela condamne l'éducation à se restreindre à la simple théorie et le passage à l'application est impossible. «En clair : l'éducateur, le pédagogue qui irait chercher dans *Émile* quelque nourriture à son métier aura toutes les raisons de fermer le livre après ces trois premières pages!»³³

La nature : Rousseau évoque la nature, traite de la nature, mais en fait, qu'entend-il par là? La nature serait uniquement l'habitude.

*Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude, et qui nous sont le moins naturelles; mais, sitôt que la situation change, l'habitude cesse et le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient et perdent leur éducation, d'autres qui la gardent? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimatias.*³⁴

Cela s'explique. Aux dires de Rousseau, nous naissons sensibles. Dès sa venue au monde, l'enfant est sollicité et affecté, de manières diverses, par les objets environnants. Aussitôt qu'il y a prise de conscience de nos sensations, nous sommes prédisposés à rechercher ou à fuir les objets reproduisant ces sensations. Il y a alors classification, graduation des sensations, agréable/désagréable, convenance/disconvenance pour arriver à des jugements sur l'idée du bonheur ou de la perfection. Le tout se développe et s'affermi « à mesure que

³³ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presse Universitaires de France, 1995, p.12.

³⁴ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, Paris, 1966, p. 38.

nous devenons plus sensibles et plus éclairés; mais, certaines contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la nature. »³⁵ Maintenant que nous avons traité de la trilogie éducative, nous allons pouvoir nous pencher sur la trilogie humaine.

2.1.1.2. Trilogie humaine (homme naturel, citoyen, mixte) (p. 39-41)

La trilogie humaine de Rousseau, c'est l'interaction entre les trois sources de l'éducation (la nature, les choses et les hommes). C'est à cette trilogie qu'il faudrait tout rapporter. Mais le problème auquel Rousseau doit faire face est que non seulement ces trois éducations sont différentes, mais en plus, elles sont opposées lorsqu'il est question d'élever un homme, non pour lui-même, mais plutôt pour les autres. On se retrouve à combattre soit la nature, soit les institutions sociales. Il faut forger soit un homme, soit un citoyen, car on ne peut faire les deux à la fois. « Toute société partielle, quand elle est étroite et bien unie, s'aliène de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers : ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable, mais il est faible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. »³⁶

L'homme naturel est tout pour lui; il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter

³⁵ *Ibid.* p. 38.

³⁶ *Ibid.* p. 38-39.

*le moi dans l'unité commune; de sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, et qu'il ne soit plus sensible que dans le tout.*³⁷

Celui qui, en tant que citoyen, veut conserver les sentiments de la nature sera perpétuellement en contradiction avec lui-même. Il sera toujours confronté à la dualité entre ses penchants et ses devoirs. Il ne sera ni homme, ni citoyen. Il ne sera bon ni pour lui-même, ni pour autrui; il ne sera tout simplement rien.

2.1.2. But de l'éducation naturelle : la liberté (p.41-49)

Toujours dans la première partie traitant des principes généraux et pour faire suite à la typologie de l'éducation, poursuivons avec le but de l'éducation naturelle. Cette section se compose de quatre parties, la première est consacrée à l'apprentissage du métier de vivre, la seconde est un réquisitoire contre le port du maillot, la troisième se prononce pour la valorisation du lait maternel et la dernière condamne les mères abusives et protectrices.

2.1.2.1. Apprendre le « métier de vivre » (p. 41-43)

Dans l'ordre social, il y a une place déjà aménagée pour chacun et le but à atteindre par l'éducation est d'arriver à ce qu'il comble cette place prédestinée pour lui, bien souvent par ses parents. « L'éducation n'est utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parents; en tout autre cas, elle est nuisible à l'élève, ne fût-ce que par les

³⁷ *Ibid.* p. 39.

préjugés qu'elle lui a donnés. »³⁸ À l'opposé, « dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune est l'état d'homme; et quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. »³⁹

Avant même que les parents voient une vocation en l'enfant, la nature l'appelle à la vie humaine. Par conséquent, « vivre est le métier que je veux lui apprendre »⁴⁰ nous dit Rousseau. Il s'agit de laisser libre cours aux élans de la nature. D'abord et avant toute chose, ce que Rousseau veut produire chez son pupille une fois hors de ses mains, c'est qu'il soit homme. « Tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin aussi bien que ce soit; et la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. »⁴¹ Il faut prémunir l'élève de toute chose, afin qu'il sache toujours comment réagir quelles que soient les situations, ainsi ce sera lui le mieux élevé.

La véritable éducation reposerait sur l'exercice et non sur les préceptes. Dès notre naissance, l'instruction a déjà débuté. D'ailleurs, le premier précepteur ne sera nul autre que la nourrice et cela serait dû à la toute première signification du mot « éducation », c'est-à-dire que pour les anciens ce mot signifiait « nourriture ».

³⁸ *Ibid.* p. 41.

³⁹ *Ibid.* p. 41-42.

⁴⁰ *Ibid.* p. 42.

⁴¹ *Ibid.*

De plus, l'homme est exposé au va-et-vient de toutes les situations les plus générales, comme les plus particulières à sa situation engendrant sur lui des répercussions favorables ou non. Comme il y a mouvance dans tous les aspects de sa vie, il serait illusoire « [...] d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre [...] ». ⁴² Il faut que l'enfant entre en ce monde de manière graduelle, mais complète à chaque âge de la vie. Il doit se trouver confronté aux vraies choses, à la réalité véritable de toutes choses. Aux dires de Rousseau, les parents n'élèveraient l'enfant que dans le but de le conserver. Il faut davantage que ça, « on doit lui apprendre à se conserver étant homme à supporter les coups du sort, à braver l'opulence et la misère, à vivre, s'il le faut dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte. » ⁴³

Il s'agit moins de l'empêcher de mourir que de le faire vivre. Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. ⁴⁴

2.1.2.2 Contre le maillot (p. 43-45)

Cette section traite du maillot cependant, Rousseau présente des idées similaires et plus complètes un peu plus loin dans son ouvrage; c'est pourquoi nous traiterons le sujet

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.* p. 43.

⁴⁴ *Ibid.*

du maillot à la section 2.2.1. du présent chapitre. Passons donc immédiatement à la section suivante, portant sur le lait maternel.

2.1.2.3. Pour le lait maternel (p. 45-48)

Les femmes, une fois débarrassées de la corvée de l'allaitement, développent l'idée de ne plus avoir d'enfant. Selon Rousseau, il s'agit là d'une source de la dépopulation européenne. De plus, il souligne qu'une femme ne voulant plus allaiter fera intervenir l'époux, les médecins et les autres mères afin de plaider sa cause. Il faut aussi penser, toujours d'après l'*Émile*, que « Le devoir des femmes n'est pas douteux : mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfants d'être nourris de leur lait ou d'une autre [...] il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mère gâtée, s'il avait quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé. »⁴⁵ Comme la sollicitude maternelle ne se supplée point, celle qui nourrira l'enfant d'une autre sera une mauvaise mère pour le nourrisson. Toutefois, elle pourra devenir une bonne mère, mais lentement « [...] il faudra que l'habitude change la nature : et l'enfant mal soigné aura le temps de périr cent fois avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère. »⁴⁶ Ainsi, une femme faisant nourrir son enfant par une autre se verra dans l'obligation d'accepter le partage de son droit de mère. Elle assistera chez son enfant à l'éveil de ce que Rousseau nomme un « amour filial » envers une autre femme. Voilà déjà une raison, selon

⁴⁵ *Ibid.* p. 46.

⁴⁶ *Ibid.* p. 46 et 47.

Rousseau, qui permettrait de faire revenir les mères à l'allaitement. Si nourrice il y a quand même, pour diverses raisons, le moyen d'éviter ce transfert est de traiter la nourrice comme une servante et d'inciter les enfants à ne ressentir que mépris envers elle. Une fois ses services terminés, on la congédie et lorsqu'elle désire revoir le bébé, on la reçoit mal. Ainsi, à la longue, elle cesse ses visites et l'enfant l'oublie. Cependant, cette pratique peut produire l'effet contraire, à savoir qu'« au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé [la mère] l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait. »⁴⁷ En fait, tout serait la résultante des agissements de la mère, autant de la dépravation que les bonnes mœurs. Il suffirait que les femmes reviennent à l'allaitement pour que les mœurs se réforment d'elles-mêmes et que la nature se réveille dans le cœur de chaque homme; par conséquent, le taux de natalité augmenterait. Pour reprendre Rousseau :

*L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracassé des enfants qu'on croit importun devient agréable; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris.*⁴⁸

Les devoirs incombant à chacun étant réciproques, s'ils sont mal en point d'un côté, il en sera de même de l'autre. L'enfant doit d'abord et par-dessus tout aimer sa mère, avant même de savoir qu'il doit le faire. La voix du sang doit donc être renforcée par les soins et

⁴⁷ *Ibid.* p. 47.

⁴⁸ *Ibid.* p. 48.

l'habitude, sinon la nature s'éteint dès les premières années et « [...] le cœur meurt, pour ainsi dire, avant de naître. »⁴⁹ Les avantages du lait maternel ayant été exposés, passons, à la prochaine section, sur le cas des mères abusives et protectrices.

2.1.2.4. Contre les mères abusives et protectrices (p. 49-52)

Il convient toutefois de ne pas tomber d'un extrême à l'autre, c'est-à-dire de l'état de parents ne s'occupant aucunement de leur enfant à celui de parent s'en occupant de manière excessive en lui épargnant toute difficulté et en assouvissant tous ses caprices. Rousseau soutient qu'en agissant ainsi, une mère fera de son enfant un homme dépourvu de la capacité d'affronter les difficultés, malheureux ou méchant et habitué à ce que soit satisfait le moindre de ses caprices. Par conséquent, on sort de la nature par deux voies, soit celle de la mondanité des mœurs et celle des dérèglements des femmes. Il s'agirait d'une sorte de départ manqué de la nature. Ainsi se referme la section sur le but de l'éducation naturelle; passons au principe de l'éducation naturelle.

2.1.3. Principe de l'éducation naturelle : endurcir (p. 49-52)

La troisième section présente le principe qui doit gouverner l'éducation naturelle. Ce type d'éducation est dispensé par le père et constitue une épreuve pour l'enfant.

⁴⁹ *Ibid.*

2.1.3.1. L'éducation de la nature est éprouvante (p. 49-51)

Comme le souligne Rousseau, il faut veiller à ne pas tout porter à l'excès. Il est préjudiciable qu'une mère ne soit pas attentive envers son enfant, mais il l'est tout autant qu'une mère s'en occupe trop. L'idolâtrie de l'enfant n'est pas la bonne voie. Il ne faut pas que la protection maternelle soustraie l'enfant aux lois de la nature. En agissant de la sorte, elle le rendrait faible. Il faut plutôt suivre la route de la nature, puisqu'elle

[...] exerce continuellement les enfants; elle endurecit leur tempérament par des épreuves de toute espèce; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur. Les dents qui percent leur donnent de la fièvre; des coliques aigües leur donnent des convulsions; de longues toux les suffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur sang; des levains divers y fermentent, et causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie et danger; la moitié des enfants qui naissent périt avant la huitième année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces; et sitôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré.⁵⁰

Il ne faut pas essayer de corriger les règles de la nature, car cela revient à en détruire l'ouvrage. Les enfants élevés trop délicatement seraient plus nombreux à trouver la mort. Il faut élever les enfants de manière à les armer en vue de toutes les situations qu'ils auront à affronter, il faut les endurecir. Un enfant tolérera beaucoup de changements que même un homme ne saurait supporter. Il est donc possible de rendre l'enfant robuste sans toutefois mettre sa vie en danger. C'est plutôt en grandissant qu'il gagne en préciosité.

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les temps. Le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connaître dans son enfance que les maux physiques, maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, et qui bien plus rarement qu'eux nous font

⁵⁰ Ibid. p. 49.

*renoncer à la vie! On ne se tue point pour les douleurs de la goutte; il n'y a guère que celles de l'âme qui produisent de désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, et c'est le nôtre qu'il faudrait plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.*⁵¹

Nous sommes nos pires ennemis, mais en même temps, nous seuls détenons la clé de la nature en nous. Dès son arrivé au monde, l'enfant crie et c'est ainsi qu'il passera les premières années de sa vie, c'est-à-dire à pleurer pour se faire comprendre.

*Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, ou nous exigeons ce qu'il nous plaît; ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres ou qu'il en reçoive. Ainsi, ses premières idées sont celles d'empire et de servitude. Avant de savoir parler, il commande, avant de pouvoir agir il obéit; et quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connaître ses fautes, ou plutôt les commettre. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, et après avoir pris peine à la rendre méchant, on se plaint de le trouver tel. Un enfant passe six ou sept ans de cette manière entre les mains des femmes, victime de leur caprice et du sien [...].*⁵²

Il s'agit d'une période de servitude, d'un côté comme de l'autre; ni l'enfant ni la mère n'en sortent indemnes. Cet enfant, une fois devenu homme, est perverti par notre faute, soutient Rousseau, puisque la nature ne fait rien de tel et ne produit aucunement d'homme sans âme. Les vices dénaturants sont la pure création des hommes. La bonne éducation, quant à elle, se fait sous le contrôle de la nature. Pour parvenir à éduquer, deux composantes sont essentielles : la première est un gouverneur qui sera père ou, à défaut, qui en aura les qualités. La seconde est un enfant qui sera la médiocrité même, sans être stupide; il n'est pas génial, mais il possède le sens commun. Il doit provenir d'un pays où le climat est tempéré, plus particulièrement la France. Il devra être de bonne famille et sans contraintes

⁵¹ *Ibid.* p. 50.

⁵² *Ibid.* p. 50-51.

sociales, ce qui se résume à être riche. À présent, nous allons pouvoir aborder la question du père éducateur.

2.1.3.2. Le père doit éduquer lui-même (p. 51-52)

Afin de conserver la forme originelle de l'enfant et de contrer tous ses caprices comme ses mauvais apprentissages et pour, finalement, éviter le pire, il faut le maintenir dans l'état de nature dès sa naissance. Il devra être préservé de toute forme de dénaturation. Il faut le garder sous son aile et ne plus le quitter, en considérant que la mère est la véritable nourrice et le père, le véritable précepteur. Les parents se doivent de travailler de concert à l'éducation de leur progéniture. « Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur système; que des mains de l'une l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un père judicieux et borné que par le plus habile maître du monde; car le zèle suppléera mieux au talent que le talent au zèle. »⁵³

Il est certain que si la femme refuse de nourrir son enfant, le père aura la même attitude à l'égard de ses propres devoirs, c'est-à-dire qu'il ne s'appliquera pas ou ne voudra tout simplement pas éduquer son enfant. Également, si la mère n'a pas la santé pour nourrir son bambin, il est possible que le père ait trop à faire pour être précepteur. Si les parents ne peuvent s'occuper de leur progéniture, la solution la plus simple pour eux est d'envoyer les filles au couvent et les garçons en pension. Aucun d'eux ne connaîtra en profondeur ses

⁵³ *Ibid.* p. 51.

parents ni ses frères et sœurs. Ils grandiront en étrangers et resteront des étrangers les uns envers les autres. Ils auront connaissance de leurs existences, mais sans plus. Un père se bornant à engendrer et nourrir son enfant n'assume que le tiers de sa tâche. En effet, « [...] il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables; il doit des citoyens à l'État. Tout homme qui peut payer cette triple dette et ne le fait pas est coupable, et plus coupable peut-être quand il la paye à demi. »⁵⁴

Ensuite, Rousseau s'adresse aux lecteurs de la manière suivante : « Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. »⁵⁵ Cette mise en garde est assez étonnante de la part d'un homme ayant abandonné ses enfants. Est-ce l'ombre d'un regret qu'il nous expose? Une mise en garde contre le poids de la conscience qui peut revenir nous hanter? Toutes les hypothèses sont permises.

2.1.4. Les acteurs de l'éducation naturelle : gouverneur et élève (p. 52-62)

Après avoir abordé dans la section consacrée aux principes généraux, la typologie de l'éducation, le but de l'éducation naturelle et son principe, nous allons terminer en présentant ses acteurs. Nous présenterons donc le gouverneur, l'élève imaginaire, le gouverneur et l'élève considéré ensemble et, enfin, l'Émile en bonne santé.

⁵⁴ *Ibid.* p. 52.

⁵⁵ *Ibid.*

2.1.4.1. Présentation du gouverneur (p. 52-54)

Lorsque l'homme riche n'accomplissant pas son rôle de précepteur en paie un à son enfant afin qu'il le remplace dans cette fonction, ce n'est pas un maître qu'il offre à sa progéniture, mais bien un valet qui en formera un à son tour. La question est donc de trouver le bon gouverneur pour son enfant. Ce bon gouverneur aura pour première qualité « [...] de n'être point un homme à vendre. »⁵⁶ Homme de guerre, tout comme instituteur, est un métier si noble qu'on ne peut en réclamer de l'argent sans indignation.

*Un gouverneur! Ô quelle âme sublime!... En vérité, pour faire un homme, il faut être ou père ou plus qu'homme soi-même [...] Il faudrait que le gouverneur eût été élevé pour son élève, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer; il faudrait, d'éducation en éducation, remonter jusqu'on ne sait où.*⁵⁷

Une fois que cette personne ou plutôt ce prodige a été trouvé, c'est en considérant ce qu'il devra accomplir que ce qu'il devra être émanera. Rousseau souligne que, pour sa part, ses essais en tant que gouverneur non pas été concluants. « J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier pour être assuré que je n'y suis pas propre, et mon état m'en dispenserait, quand mes talents m'en rendraient capable. »⁵⁸ À la place, il a préféré en faire la rédaction afin de nous indiquer la marche à suivre.

⁵⁶ *Ibid.* p. 52.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.* p. 53-54.

2.1.4.2. Présentation de l'élève imaginaire (p. 54-55)

Pour illustrer sa démarche éducationnelle, Rousseau crée de toutes pièces un élève imaginaire dont l'éducation débiterait à la naissance jusqu'à l'atteinte de son but ultime, celui d'être homme. Autre fait intéressant, malgré le volumineux ouvrage, l'auteur affirme qu'il n'est resté que dans les limites de l'essentiel.

Pour ne pas grossir inutilement le livre je me suis contenté, de poser les principes, dont chacun, devait sentir la vérité. Mais quant aux règles qui pouvaient avoir besoin de preuves je les ai toutes appliquées à mon Émile ou à d'autres exemples, et j'ai fait voir dans des détails très étendus comment ce que j'établissais pouvait être pratiqué; tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre.⁵⁹

2.1.4.3. Le gouverneur et l'élève, l'élève « commun » (p. 55-57)

Le gouverneur serait un homme jeune, presque aussi jeune qu'Émile. Rousseau va même jusqu'à espérer qu'ils puissent grandir les deux ensemble, ainsi que jouer ensemble pour, en fait, partager les mêmes choses. Il doit y avoir de l'attachement entre l'élève et son gouverneur; or ce sentiment serait plus enclin à se développer entre deux personnes du même âge plutôt qu'entre un enfant tout jeune et un gouverneur d'âge avancé. Le gouverneur doit être attribué à l'enfant avant même la naissance de celui-ci. La proposition de Rousseau sur l'âge du précepteur et de son élève apparaît problématique puisqu'étant tous deux des enfants, aucun rapport d'autorité ne pourra se faire ou du moins sera difficile

⁵⁹ *Ibid.* p. 54.

à établir. Il est possible que l'auteur ne veuille pas que ce rapport d'autorité se produise, mais cela n'en demeure pas moins difficile à passer outre. Il n'y aurait « [...] qu'une seule science à enseigner aux enfants : c'est celle des devoirs des hommes [...] Au reste je l'appel plutôt gouverneur que précepteur le maître de cette science, parce qu'il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver. »⁶⁰

Au début, il est facile de croire que le gouverneur est un double d'Émile, puisque rien ne permet de les distinguer. Le « je » et le « lui » se côtoient, Émile et le gouverneur naissent et demeurent ensemble. Tous deux font l'apprentissage des mêmes choses au même moment, par exemple, ils choisissent ensemble la femme qui conviendra à chacun d'entre eux. Il ne serait donc pas étonnant si la gratitude d'Émile à l'endroit de son gouverneur n'est qu'une dette envers lui-même. « Il s'agit de protéger l'homme des interférences dommageables, et le gouverneur est ce dispositif d'épuration, il ressemble à un laboratoire où l'expérience se mène sous protection, contre toutes causes étrangères à la nature. »⁶¹

Le gouverneur, même s'il a déjà choisi la nature, doit encore faire le chemin de la nature et s'identifier aux forces, aux besoins, aux passions émergeant au moment de leurs naissances. Il s'agit là de la troisième figure du gouverneur « [...] véritable miroir de l'âme

⁶⁰ *Ibid.* p. 55.

⁶¹ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presse Universitaires de France, 1995, p. 276.

qui prend tour à tour les caractères de l'évolution humaine. »⁶² Ce gouverneur, on l'imagine espiègle, donnant des conseils aux jeunes époux (Émile et Sophie) afin de faire durer l'amour conjugal. Vargas poursuit,

*Ainsi s'éclaire le personnage de roman du livre V : tant que l'individu est centré sur lui-même, le gouverneur ne se distingue pas d'Émile et joue un rôle négligeable dans un récit sans suite et presque sans mémoire, mais sitôt que le sexe naît, il n'est plus seul, il sort de lui-même, et donc le gouverneur devient l'autre, il est le point de vue que l'autre a sur moi selon l'idée que je me fais de l'autre, il est l'autre du moi dans le moi, moi relatif, dédoublement socialisant du moi en lui et hors de lui.*⁶³

Connaître la marche naturelle du cœur humain, c'est connaître la finalité de la nature, c'est voir le présent, voir l'homme en perspective et lire la société dans le cœur du sauvage. Le gouverneur doit vivre en deux temps, soit le présent et le futur. Pourtant, il n'est pas un visionnaire, il est plutôt un précurseur, c'est-à-dire, un homme vivant le futur sans quitter le présent. Ce n'est pas non plus de la prévoyance. Si l'on considère que la théorie de l'histoire transforme l'imprévisible en nécessaire, la nature présentée sous le gouverneur offre le prévisible comme contingent. La nature ne dit pas ce qu'elle voit, mais plutôt ce que l'on voit. Cela permet de mettre l'événement dans l'ordre de la nécessité, sans toutefois lui ôter sa liberté. L'éducation, c'est l'aboutissement des facultés humaines. Le gouverneur permet de bien conduire la nature. Comme l'écrit Vargas :

Le gouverneur, auteur d'Émile, est aussi l'Auteur d'Émile, le Dieu des hommes. C'est pourquoi la fin d'Émile est son quasi-recommencement. L'homme nouveau s'adresse à son auteur pour lui dire qu'il est à la fois plus nécessaire et désormais inutile [...] Il n'est pas étonnant que Rousseau ait songé à réveiller le gouverneur dans la suite d'Émile (Les

⁶² *Ibid.* p. 276.

⁶³ *Ibid.* p. 277.

*Solitaires), quand le couple vertueux se voit frappé de la malédiction du vice.*⁶⁴

Comme il faut choisir avec circonspection le gouverneur, il est tout à fait normal que celui-ci ait le droit de bien choisir son élève. Ce choix ne repose pas sur le génie ni sur le caractère de l'enfant, puisqu'il ne sera connu qu'à la fin de l'ouvrage. Émile est un esprit commun, il provient d'une zone tempérée comme la France, ce qui fera de lui un habitant de la Terre. L'éducation naturelle doit rendre l'homme capable d'aborder toutes les conditions humaines. Pourquoi une zone tempérée, selon l'auteur? La réponse est simple : les hommes du nord consomment beaucoup sur des sols ingrats et dans le sud, ils consomment peu sur un sol fertile. De là naît la différence entre les hommes du nord, laborieux, et ceux du sud, contemplatifs. Cette image est transposable à la comparaison entre les riches et les pauvres; les riches étant sur des terres fertiles et les pauvres sur des sols ingrats. Il serait déraisonnable d'élever un pauvre pour qu'il soit riche ou bien un riche pour qu'il soit pauvre. C'est pourquoi Émile sera riche. De plus, il sera orphelin, il n'est pas important qu'il ait son père ou sa mère puisque le précepteur succède à tous leurs droits. « Il (Émile) doit honorer ses parents, mais il ne doit obéir qu'au gouverneur. »⁶⁵ Il s'agit là de l'unique condition au bon déroulement de la chose. De plus, personne ne devra les enlever l'un à l'autre, c'est de leur propre chef que leurs chemins se sépareront. Comme ils devront passer leurs jours ensemble, il va de soi qu'ils apprendront à s'aimer.

⁶⁴ *Ibid.* p. 280.

⁶⁵ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, Paris, 1966, p. 57.

Dans le livre I, Rousseau décrit Émile comme une personne à l'intelligence médiocre; sa santé est bonne et il est riche. Du point de vue humain, le pauvre a davantage, étant donné qu'il est spontanément homme alors que le riche peut, au mieux, le devenir. Du point de vue de la liberté, le pauvre est soumis à la contrainte des choses alors que le riche est libre et ouvert aux possibles. « Le pauvre est homme sous contraintes et le riche librement non-homme », ⁶⁶ pour reprendre Vargas.

La pitié est la passion introduisant l'individu dans le cercle humain, c'est pourquoi, selon Rousseau, le riche se croyant à l'abri du malheur est impitoyable. Le riche est donc menacé, à tout moment, de sortir de l'humanité au fur et à mesure qu'il se croit différent de l'humanité souffrante. Quand un riche se sent encore un homme c'est parce qu'il traite un paysan avec bonté. Mais alors, pourquoi Émile est-il riche, si cela constitue un tel handicap? Pourquoi Rousseau l'a-t-il fait ainsi? C'est que, l'homme de la nature devant être libre au sein même de la société, la richesse est le moyen le mieux adapté : le riche, dans la société, a les moyens de se libérer des entraves de la vie collective. De plus, il est dispensé des rigueurs de la loi et brise les filets de l'État.

Enfant, Émile connaît la richesse par le biais de son gouverneur. Émile est riche et il le demeurera tout au long de l'ouvrage de Rousseau. La richesse lui permet de distribuer ses bienfaits entre deux rencontres avec Sophie. Il en fait bon usage comme il donne aux

⁶⁶ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presse Universitaires de France, 1995, p. 285.

malheureux. Émile ne dilapide pas son argent pour deux bonnes raisons : d'une part, parce que l'argent ne fait pas tout et, d'autre part, parce que les pauvres en usent mal.

Faire d'Émile un homme riche, c'est lui donner une destinée rédemptrice de l'humanité par le double pouvoir de l'argent qui soustrait le riche à l'autorité sociale tout en donnant la capacité d'ordonner le monde. Pour avoir de la consistance, il faut séparer les richesses de l'homme riche, c'est-à-dire le débarrasser du mépris des pauvres et de la vanité du luxe. Vargas est comme toujours pertinent :

Pour que cette nouvelle théorie de la rédemption humaine prenne sens, il ne suffit pas d'un Émile naturel, ni d'un Émile croyant ou amoureux, il faut un Émile riche de ses seules richesses : il faut inventer la figure du riche en nature, sans luxe et sans morgue, tout comme il a fallu inventer un Émile orphelin, un gouverneur sublime, un vicaire savoyard, et tout comme il faut inventer une Sophie.⁶⁷

Émile ne sera pas un enfant capricieux et, par conséquent, il ne se laissera pas infantiliser par les domestiques. Il sera donc voluptueux et non orgueilleux. Il y aurait les plaisirs sensuels, publics (repas) et privés (femme) parce que les plaisirs de l'homme sont à leur apogée quand ils s'ordonnent en fonction de la nature même, des climats, des saisons, des régions, etc. « La richesse épurée de ce qui paraissait en être l'essence, l'argent, se révèle n'être rien d'autre qu'une tendance de la nature humaine qui pousse à la liberté et l'indépendance. »⁶⁸ Cela, parce que dans la nature on a du plaisir quand on le souhaite. Émile est donc riche, mais il n'en a pas besoin, l'étant déjà. « Sa richesse est une fiction

⁶⁷ *Ibid.* p. 288.

⁶⁸ *Ibid.* p. 291.

méthodologique, une fonction sociale et une essence humaine, il est impersonnellement riche, comme la nature est riche, comme Dieu l'est. »⁶⁹

2.1.4.4. Émile en bonne santé, diatribe contre les médecins (p. 57-62)

Après avoir présenté le gouverneur, l'élève imaginaire et la relation entre le gouverneur et l'élève, nous allons aborder les arguments de l'auteur pour nous présenter un Émile en bonne santé. Rousseau suppose qu'Émile provient d'un accouchement heureux; il sera bien formé, vigoureux et sain. Signalons que tous les enfants seraient égaux aux yeux du père, et ce, malgré les différences, les difformités, les faiblesses, etc. Le père se doit de donner à tous les mêmes soins et la même tendresse. Un gouverneur décidant de s'occuper d'un enfant malade changerait de vocation, puisqu'il deviendrait garde-malade. C'est pourquoi Émile est en bonne santé. Un élève malade serait aussi inutile à lui-même qu'aux autres s'occupant de conserver son corps, ce qui nuit à l'éducation de l'âme. Le gouverneur ne peut apprendre à vivre à ceux qui ne font que s'empêcher de mourir. Il faut un corps vigoureux afin d'obéir à l'âme et pour preuve, souligne Rousseau, un bon serviteur se doit d'être robuste.

Plus le corps est faible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire. Un corps débile affaiblit l'âme. De là l'empire de la médecine, art pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais [...] de quelle maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes : la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort :

⁶⁹ Ibid.

*s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher les cadavres? Ce sont des hommes qu'il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs mains.*⁷⁰

La médecine est l'amusement des oisifs et des désœuvrés n'ayant rien d'autre à faire de leur temps que de veiller à se conserver. Pour ceux-là, être nés immortels aurait été un calvaire, puisqu'ils n'auraient jamais eu à craindre pour leur vie. Ces personnes ont besoin de médecins affirmant que leur vie est en danger tout en les flattant; ainsi, leur unique plaisir est la satisfaction de ne pas être encore mort, grâce aux bons soins des médecins. La médecine serait en outre une discipline des plus vaniteuses. Elle entraînerait la perpétuation de sophismes, les mêmes que ceux concernant la vérité. En effet, les médecins prétendent toujours qu'en traitant un patient, ils le guériront et que lorsqu'on recherche la vérité, on la trouve. Cependant,

*[...] ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opère, par la mort de cent malades qu'il a tués, et l'utilité d'une vérité découverte par le tort que font les erreurs qui passent en même temps. La science qui instruit et la médecine qui guérit sont fort bonnes sans doute; mais la science qui trompe et la médecine qui tue sont mauvaises [...] Si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge; si nous savions ne vouloir guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin.*⁷¹

La médecine, souligne Rousseau, peut être utile à quelques hommes, mais elle n'en demeure pas moins funeste au genre humain. Puisque certains soutiennent que la médecine est infaillible, alors, déclare Rousseau, elle n'a qu'à se présenter sans médecin, puisque

⁷⁰ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, Paris, 1966, p. 58.

⁷¹ *Ibid.* p. 59.

c'est ce dernier qui est la source de l'erreur. La médecine serait un art mensonger agissant davantage sur les maux de l'esprit que sur ceux du corps. Elle provoquerait plus d'effroi que de guérisons. Elle personnaliserait et ferait ressentir la mort plutôt que de la repousser. Elle userait la vie au lieu de la prolonger. Par conséquent, elle mérite le titre d'illusion. Les médecins, avec leurs prescriptions, finissent par avilir le cœur et font désapprendre à mourir. C'est pourquoi Rousseau soutient qu'il n'accepterait aucun élève étant passé entre leurs mains. Il veut l'élever tout seul, sans l'aide nocive de quelqu'un, ou bien il ne fera rien. L'auteur ne faisant jamais appel pour lui-même aux médecins, il est normal qu'il agisse de la sorte pour Émile, à moins que celui-ci soit en danger mortel. Dans ce dernier cas, le médecin ne peut rien faire de pire que le tuer. Si le médecin sauve l'enfant, il pourra se vanter de ses talents, mais s'il échoue, alors il clamera qu'il a été appelé trop tard.

Faute de savoir se guérir, que l'enfant sache être malade : cet art supplée à l'autre, et souvent réussit beaucoup mieux; c'est l'art de la nature. Quand l'animal est malade, il souffre en silence et se tient coi : or on ne voit pas plus d'animaux languissants que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, et surtout les remèdes, ont tué de gens que leur maladie aurait épargnés et que le temps seul aurait guéris [...] les animaux, vivant d'une manière plus conforme à la nature [sont] sujets à moins de maux que nous [...] cette manière de vivre est précisément celle que je veux donner à mon élève; il en doit donc tirer le même profit.⁷²

Rousseau tire sans doute cette opinion de sa propre expérience des médecins. En effet, il était, dès sa jeunesse, de santé fragile. Sa fréquentation régulière des médecins l'a probablement décidé à agir autrement pour Émile. La seule bonne chose à retenir de la médecine serait l'hygiène, relevant d'ailleurs davantage de la vertu que de la science. Les

⁷² *Ibid.* p. 60.

deux véritables médecins de l'homme sont le travail et la tempérance. La première aiguise l'appétit et la seconde empêche l'homme d'en abuser. « Un homme qui vit dix ans sans médecin vit plus pour lui-même et pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une et l'autre épreuve je crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion. »⁷³ Voilà pourquoi l'auteur désire un enfant robuste pour élève. Afin de renforcer le tempérament et la santé de celui-ci, il aura recours aux travaux manuels et aux exercices du corps.

Le nouveau-né naturel est à considérer dans le cadre de l'éducation de la nature. Cette éducation est en fait un rapport d'équilibre entre la force et les besoins. Rousseau, à ce titre, se charge de réduire l'importance accordée aux médecins, puisque ces derniers sont incapables d'augmenter la force et d'améliorer la santé des membres de l'espèce humaine. De plus, la maladie est décrite comme un phénomène social et non un facteur naturel qui trouverait ses origines dans les vices de la dénature. La médecine ne serait rien de plus qu'une compensation impuissante de cette faiblesse dénaturée. Elle aurait une emprise sur l'opinion publique, et ce, par l'espoir qu'elle offre ainsi que par les discours et pratiques qu'elle instaure. De ce fait, elle propage des comportements et des valeurs dommageables à l'homme, à son moral et à sa santé. Selon Rousseau, ce sont les médecins qui ont inventé la mort puisque dans la nature, elle est inexistante. Cette autorité médicale représente la mort et l'a rendue effrayante en promettant de l'annihiler. « En rendant présent ce qui est absent, d'une présence factuelle, mais possible, on "avilit le cœur", on lui désapprend à vivre ce qui

⁷³ *Ibid.* p. 61.

est, pour le jeter dans une fiction où il trouvera ici la terreur, la vanité; on retrouvera ce rapport : présence de l'absence dans le possible et dans d'autres lieux, ce qui permet de dire que l'attaque préalable contre la médecine vaut pour archétype de la lutte contre les destructeurs de la nature humaine, les fabricateurs de fictions mortelles ».⁷⁴

2.2. Le nouveau-né (p. 62-78)

Maintenant que nous avons présenté, en première partie du chapitre 2 sur le livre I, les principes généraux comportant, la typologie de l'éducation, le but de l'éducation naturelle, le principe de l'éducation naturelle et les acteurs de l'éducation naturelle, passons à la présentation du nouveau-né. Cette section se divise en deux principales parties, la première est consacrée au cadre de l'éducation et la seconde traite du nouveau-né.

2.2.1. Cadre de l'éducation (p. 62-68)

La section traitant du cadre de l'éducation se compose du choix de la nourrice, de la vie à la campagne et du refus du maillot.

⁷⁴ Yves, VARGAS, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 32.

2.2.1.1. Choix de la nourrice (p. 62-66)

Dès la naissance, l'enfant a des besoins, il faut donc une nourrice au bambin, à moins que la mère décide de s'acquitter de ce devoir. Dans le cas où la mère prend en charge cette responsabilité, le gouverneur fera parvenir par écrit ses directives pour élever le bambin. Par contre, s'il faut choisir une nourrice étrangère à l'enfant, le choix doit être judicieux. D'après Rousseau, les riches sont incapables de faire ce choix de manière éclairée, puisqu'ils se trompent malheureusement dans tout; et pour cause, les richesses les corrompent. « Tout est mal connu d'eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes; et ils n'y font presque jamais rien. »⁷⁵ Le choix de la nourrice ne doit pas non plus reposer sur l'accoucheur; c'est plutôt la nourrice fournissant le meilleur lait qu'il importe de choisir. Le lait est le premier rapport entre le bambin et la nourriture, il doit préparer l'estomac aux aliments solides. Le lait remplira d'autant mieux ce rôle si la nourrice est nouvellement accouchée et qu'elle est saine de corps et d'esprit, puisqu'un simple changement d'humeur ou un trouble dans ses passions peut affecter la qualité de son lait. « Le lait peut être bon et la nourrice mauvaise; un bon caractère est aussi essentiel qu'un bon tempérament. »⁷⁶ Le nouveau-né ne doit avoir qu'une seule gouvernante (la nourrice) et un seul gouverneur (le précepteur); il est nécessaire à son bon développement qu'il ne passe pas entre trop de mains.

⁷⁵ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, Paris, 1966, p. 62.

⁷⁶ *Ibid.* p. 63.

La nourrice doit être végétarienne et pour cause, un régime végétal produirait un meilleur lait et serait plus approprié aux enfants. Les femmes de la campagne mangent davantage de légumes que les femmes de la ville et, de ce fait, les enfants des premières sont plus vigoureux. Les enfants nourris par une nourrice mangeant des pot-au-feu seraient davantage sujets aux coliques et aux vers. Ce régime serait tout aussi facile pour les femmes à adopter comme elles ne sont pas friandes de viande, aux dires de l'auteur. Selon Rousseau :

Cela n'est guère étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers; ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, est une substance végétale; son analyse le démontre, il tourne facilement à l'acide; et, loin de donner aucun vestige d'alcali volatil, comme le font les substances animales, il donne, comme les plantes, un sel neutre essentiel. Le lait des femelles herbivores est plus doux et plus salubre que celui des carnivores. Formé d'une substance homogène à la sienne, il conserve mieux sa nature, et devient moins sujet à la putréfaction.⁷⁷

Il ne faut pas changer l'alimentation d'une nourrice; il suffit qu'elle bénéficie d'une nourriture sélectionnée et abondante. Il importe aussi de modifier ses habitudes en matière de cuisine; le roux, la friture ne doivent plus faire partie de l'alimentation. Le beurre, le sel et le laitage ne doivent pas être cuits. De plus, les légumes doivent être cuits dans l'eau et n'être assaisonnés qu'en arrivant sur la table. Il est à noter qu'une alimentation sans viande doit faire appel à des substituts, mais Rousseau ne les mentionnent pas, il suggère simplement d'enlever la viande sans toutefois la remplacer, ce qui donnait place à des carences alimentaires.

⁷⁷ *Ibid.* p. 65.

Une saine alimentation entretiendra la force. Cette dernière serait aussi favorisée par un mode de vie naturel. Il faudra donc que l'enfant soit élevé loin des villes, qu'il soit baigné dans des eaux à toutes les températures, qu'il ne soit pas emmaillotté et qu'il dispose d'un grand berceau. Les habitudes devront aussi être délogées partout où elles peuvent remplacer un besoin et soumettre la volonté, sinon elles augmentent la faiblesse. Toutefois, l'habitude devra être employée pour enrayer les faiblesses. Par exemple, un enfant craignant les chiens devra, pour éliminer cette peur, être mis fréquemment en contact avec l'animal. Chez Rousseau, l'habitude est donc un facteur neutre, c'est-à-dire qu'elle est force ou faiblesse, selon les cas, mais sa place est centrale dans la nature et la dénature.

2.2.1.2. La vie à la campagne (p. 66-67)

C'est dans les premières années de l'enfant que la qualité de l'air joue un rôle bien important dans sa constitution. Sa peau étant délicate et molle, tout pénètre par les pores et les impressions qui y sont laissées ne peuvent s'effacer. Il est préférable que l'enfant respire l'air pur de la campagne plutôt que celui de la ville. C'est pourquoi l'enfant ira vivre chez sa nourrice, à la campagne, et le gouverneur (l'ami du père, bien souvent) l'y suivra. Les hommes ont besoin d'espace pour leur bon développement, ils

[...] ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupes. Des hommes entassés comme des moutons périraient tous en très peu de temps. L'haleine de

*l'homme est mortelle à ses semblables; cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.*⁷⁸

Les villes n'apporteraient rien de bon à l'espèce humaine, car après quelques générations, selon Rousseau, l'homme y périrait ou dégènerait. Il n'y a qu'à la campagne que l'espèce peut véritablement se renouveler. De plus, l'accouchement à la campagne serait le plus naturel de tous. Les pratiques de la ville seraient, quant à elles, contre nature. En effet, à la ville, après l'accouchement, l'enfant est baigné dans une eau tiédie à laquelle sont ajoutées quelques gouttes de vin. Le vin étant un produit fermenté qu'on ne trouve pas à l'état naturel, où est son utilité dans cet usage? Aucune, nous dira Rousseau. Il faut ajouter que faire tiédir l'eau ne ferait qu'amollir les bébés. Il faut plutôt leur donner des bains à toutes les températures. Il convient de laver les enfants régulièrement, aussi souvent que leur malpropreté l'exige, en évitant de les essuyer, car de la sorte, on déchire leur peau délicate. Rousseau « [...] voudrait qu'en grandissant, on s'accoutumât peu à peu à se baigner quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés supportables, et souvent dans des eaux froides à tous les degrés possibles. »⁷⁹

2.2.1.3. Pas de maillot (p. 67-68)

La critique de l'emballotement est un thème récurrent chez l'auteur et il faut sans doute y voir une métaphore de la liberté. « L'homme civil naît, vit et meurt dans

⁷⁸ *Ibid.* p. 66.

⁷⁹ *Ibid.* p. 67.

l'esclavage : à sa naissance, on le coud dans un maillot; à sa mort, on le cloue dans une bière; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions. »⁸⁰ Rousseau est en effet d'avis qu'il ne faut pas empêcher les enfants de se mouvoir. Il faut que leurs petits membres puissent s'étendre afin d'éviter tout engourdissement. Après avoir passé neuf mois recroquevillés sur eux-mêmes dans le ventre de la mère, ils ont besoin d'espace pour s'agiter,

*[...] l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement trouve un obstacle insurmontable aux mouvements qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuisent ses forces ou retardent leur progrès. Il était moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios qu'il n'est dans ses langes; je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.*⁸¹

Cette pratique gêne la circulation sanguine du bébé, perturbe son humeur, le contraint à gaspiller ses forces, tout en étant préjudiciable à sa croissance et à sa constitution. Pour preuve, selon Rousseau, dans tous les pays où le port du maillot n'est pas d'usage, les enfants sont grands, forts et bien proportionnés. Le maillot déforme les enfants les rendant bossus, boiteux, cagneux, noués ou bien rachitiques. « De peur que les corps ne se déforment par des mouvements libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendrait volontiers perclus pour les empêcher de s'estropier. »⁸² Par conséquent, les premières sensations auxquelles l'enfant sera confronté seront la douleur et la peine qu'occasionne le port de ces bandelettes. Ses mouvements sont restreints, il bouge davantage pour s'en libérer, mais en vain. Il finit par s'irriter et pleurer. Ainsi, « [...] les

⁸⁰ *Ibid.* p. 43

⁸¹ *Ibid.* p. 44.

⁸² *Ibid.*

premiers dons qu'ils reçoivent sont des chaînes; les premiers traitements qu'ils éprouvent sont des tourments. »⁸³ Cette pratique serait dénaturée, dénaturante et déraisonnable. Ce maillot serait dû au délaissement des enfants par les femmes. Les femmes ne nourrissant plus leurs enfants, ceux-ci sont confiés aux soins de « femmes mercenaires » que sont les nourrices. La nourrice voulant s'alléger la tâche emmaillote l'enfant, de manière à pouvoir vaquer librement à ses occupations.

La mère, une fois débarrassée de son jeune marmot, s'amuse gaiement à la ville et dans son insouciance, elle ignore ce que sa progéniture subit durant ce temps. « Au moindre tracas qui survient, on le suspend à un clou comme un paquet de hardes; et tandis que, sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. »⁸⁴ Arrangé de la sorte, l'enfant paraît très calme; il ne bouge plus, mais cela n'est dû qu'au fait que le sang ne circule plus dans ses membres; le pauvre est tout engourdi. Le principal argument en faveur du maillot serait qu'en ne bougeant plus, l'enfant ne peut nuire à son bon développement. Toutefois, comme les enfants sont très faibles, il est rare qu'ils se blessent assez gravement pour compromettre leur avenir.

Rousseau ne veut pas que l'enfant ait de têtère, de bandes et encore moins de maillot. Le tout sera remplacé par de larges bandes flottantes laissant libre cours à tous ses mouvements, offrant la liberté à tous ses membres et n'entravant point sa circulation

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.* p. 45.

sanguine. Elles ne doivent pas être ni trop pesantes, ni trop enveloppantes, il faut que l'enfant puisse connaître l'air ambiant. Il convient de le placer « [...] dans un grand berceau bien rembourré, où il puisse se mouvoir à l'aise et sans danger quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre [...] ». ⁸⁵ Comparez cet enfant, dit Rousseau, à un enfant emmaillotté et les différences sauteront aux yeux : le premier aura une longueur d'avance sur l'enfant en maillot. Il est fort possible que les nourrices voient une objection à cette pratique, puisqu'un enfant emmaillotté demande beaucoup moins de surveillance. À ce moment, le gouverneur doit intervenir et exiger que sa volonté soit respectée. N'oublions pas que

[...] l'éducation commence avec la vie, en naissant l'enfant est le disciple, non du gouverneur, mais de la nature. Le gouverneur ne fait qu'étudier sous ce premier maître et empêcher que ses soins ne soient contrariés. Il veille le nourrisson, il l'observe, il le suit, il épie avec vigilance la première lueur de son faible entendement [...] Nous naissons capables d'apprendre, mais ne sachant rien, ne connaissant rien. L'âme, enchaînée dans des organes imparfaits et demi-formés, n'a pas même le sentiment de sa propre existence. Les mouvements, les cris de l'enfant qui vient de naître, sont des effets purement mécaniques, dépourvus de connaissance et de volonté. ⁸⁶

2.2.2. Description du nouveau-né (p. 68-78)

Cette seconde partie fera la description du nouveau-né à travers ses sensations et ses besoins, le plaisir, la douleur, l'habitude, le mouvement et les pleurs, puis se terminera par l'absence de raison et de conscience morale.

⁸⁵ *Ibid.* p. 67.

⁸⁶ *Ibid.* p. 68-69.

2.2.2.1 Sensations, besoins (p. 68-70)

Cette section débute en examinant les sensations et les besoins du nouveau-né. Pour illustrer sa proposition, l'auteur présente l'exemple de l'homme-enfant. Celui-ci serait sorti du ventre de la mère complètement formé physiquement, doté de toutes ses forces, de tous ses organes et ses sens ouverts à toutes sensations. Cependant, il serait un parfait incapable, pire même, qu'un enfant naissant, puisqu'il n'a fait aucun apprentissage graduel par l'usage. Toute l'information qu'il recevrait d'un coup serait assez intense pour le troubler durant des vies entières. Capable de rien, il ne ferait rien et il resterait ainsi jusqu'à sa mort. C'est pourquoi nous naissons enfant, afin d'apprendre à vivre. Chacun de nous est différent, faisant son petit bout de chemin de son côté, selon ses préférences, ses besoins, son génie, ses talents et en fonction des occasions se présentant pour les exercer.

Ensuite, l'auteur se penche sur les sens en soutenant que ceux-ci ne sont pas tout, qu'ils ne s'opèrent pas sans rien. Une fois que l'homme est doté de ses sens, il lui faut aussi la force de les utiliser et du temps pour en apprendre les effets. Rien n'est instantané, ce processus nécessite un certain temps. Ainsi, une dynamique s'installe, soit celle du rapport force-besoins-facultés. L'homme est une activité au sein de la nature et c'est ce rapport qui lui permet de se développer. Ce qui constitue la force, ce sont les éléments suivants : la santé, la nourriture, les activités de tout genre et les habitudes visant à fortifier. Les besoins se résument à la nourriture, le sommeil et l'absence de toute douleur. Chez l'enfant, ce sont les pleurs qui signalent les besoins; dans les cas de réels besoins, ils doivent être entendus,

ce qui ne doit pas être le cas pour les caprices. La dénature se présente lorsque les caprices sont satisfaits.

2.2.2.2. Plaisirs, douleurs, habitudes, mouvements (p. 70-73)

Les toutes premières sensations des enfants seraient affectives, puisqu'ils ne percevraient que le plaisir et la douleur. Comme ils ne peuvent ni marcher ni saisir les objets autour d'eux, c'est avec le temps qu'apparaissent les sensations liées aux objets distincts de leur personne. Cependant, avant que ce moment arrive, ils sont sous l'emprise de l'habitude. Pour leur bien et surtout pour éviter les larmes, il faut les habituer à toutes les situations possibles. Le bambin doit se familiariser aussi bien avec la lumière qu'avec l'obscurité; de cette manière, il ne percevra ni une ni l'autre comme menaçante.

*La nourriture et le sommeil trop exactement mesurés, leur deviennent nécessaires au bout des mêmes intervalles; et bientôt le désir ne vient plus au besoin, mais de l'habitude, ou plutôt l'habitude ajoute un nouveau besoin à celui de la nature : voilà ce qu'il faut prévenir. La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune [...] Préparez de loin le règne de la liberté et l'usage de ses forces, en laissant à son corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, et de faire en toute chose sa volonté, sitôt qu'il en aura une.*⁸⁷

Afin d'éviter l'éveil des craintes chez l'enfant, il faut l'habituer à voir des objets en tout genre et l'amener à les manipuler. Pour exemple, l'auteur prend le cas des masques; selon lui, tous les enfants en ont peur et pour vaincre cette peur, il suffirait de mettre l'enfant en contact avec ceux-ci. On commence par des masques agréables tout en

⁸⁷ *Ibid.* p. 71.

favorisant un climat de jeu et enfin on termine par les plus affreux. « Avec une gradation lente et ménagée, on rend l'homme et l'enfant intrépides à tout. »⁸⁸

Retenons qu'au tout début de sa vie, l'enfant possède une mémoire et une imagination inactives. Il n'est attentif qu'à ce qui peut agir sur ses sens, par conséquent, les sensations sont la base de sa connaissance. Il veut tout prendre dans ses mains, il désire manipuler les objets l'entourant. C'est au gouverneur de permettre à l'enfant de faire des liens cohérents entre les objets et les sensations qui en découlent (froid, chaud, humide, dur, mou, etc.) en les touchant. « Ce n'est que par le mouvement que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous; et ce n'est que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. »⁸⁹ C'est pourquoi l'enfant a tendance à tendre la main vers un objet de diverse manière. Pour lui permettre d'évaluer les distances, il est suggéré de le promener d'un endroit à l'autre par rapport à tel ou tel objet, lorsqu'il s'habitue au trajet, il faut le modifier encore et encore.

2.2.2.3. Les pleurs (p. 73-77)

Pourquoi les enfants pleurent-ils? C'est parce qu'ils ont besoin de quelque chose. Les larmes sont un appel à l'aide lancé à autrui. « Ils pleurent beaucoup; cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables, ils jouissent en

⁸⁸ *Ibid.* p. 72.

⁸⁹ *Ibid.* p. 73.

silence; quand elles sont pénibles, ils le disent dans leur langage, et demande soulagement. Or, tant qu'ils sont éveillés, ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence; ils dorment, ou sont affectés. »⁹⁰ Rousseau est d'avis qu'il y aurait une langue naturelle chez tous les hommes et ce serait celle des enfants, celle qu'ils parlent avant même de savoir parler. Les nourrices seraient les seules à comprendre cette langue. Dans ses babils semblant incompréhensibles se cache la langue naturelle commune à tous les hommes, dont seules les nourrices font encore usage. C'est davantage l'accent qui y est entendu que le mot lui-même. Le visage mobile de l'enfant laisse aussi passer ses messages.

Le premier état de l'homme à sa naissance est la misère et la faiblesse; il en vient donc à implorer le secours de ses semblables par les plaintes et les pleurs. Comme ses organes sont encore imparfaits, il ne peut distinguer toutes les impressions diverses; pour, lui tous les maux sont les mêmes. « De ces pleurs, qu'on croirait si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé. »⁹¹ Il faut toutefois veiller à ne pas obéir à tous les pleurs de l'enfant, sinon ceux-ci se transforment en habitude. Si l'on répond aussitôt aux pleurs, ils deviendront rapidement des ordres et l'on assistera à la naissance de la servitude. Il faut donc l'habituer très tôt à ne point donner d'ordre aux autres hommes, puisqu'il n'est pas leur maître, et pas plus aux choses, puisqu'elles ne l'entendent pas.

⁹⁰ *Ibid.* p. 74.

⁹¹ *Ibid.* p. 75.

Le cas des pleurs est très important dans la mesure où il présente le mécanisme de la dénature. En effet, la nature peut se perdre très rapidement, mais elle ne peut jamais être retrouvée. Ce qui amène l'homme à quitter la nature est le manque de force, d'endurance et de santé, mais aussi les pleurs. L'enfant pleure parce qu'il a mal, alors on le soulage, mais, selon Rousseau, on a tendance à en faire trop, même lorsqu'on ne peut rien y faire. Les pleurs deviennent alors un ordre de plaisir laissant la faiblesse de l'enfant se transformer en pouvoir sur autrui et, par conséquent, la fonction des pleurs s'écarte de la nature. Il faut donc distinguer les vrais besoins reliés à l'inconfort et les besoins artificiels liés aux caprices tyranniques.

2.2.2.4. Absence de raison et de conscience morale (p. 77-78)

L'homme, chez Rousseau, est naturellement bon et toute méchanceté provient de sa faiblesse. Par conséquent, la méchanceté de l'enfant est due à sa faiblesse et c'est en le rendant fort qu'il sera bon. La différenciation entre le bien et le mal se fait par l'exercice de la raison et la conscience ne peut se développer sans elle. Avant l'âge de la raison, le bien et le mal sont produits sans les connaître.

En grandissant, on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se referme davantage en soi même. L'âme et le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, et la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le désir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître; l'empire éveille et flatte l'amour-propre, et l'habitude le fortifie : ainsi succède la

*fantaisie au besoin, ainsi prennent leurs premières racines les préjugés et l'opinion.*⁹²

Quant à l'amour de soi, il s'agit d'un instinct de survie de l'individu. L'amour de soi existe dès la naissance sous la forme confuse de sensations de douleur et de plaisir exprimés par les pleurs. L'amour de soi se transforme en amour propre lorsqu'elle est dénaturée. L'amour propre est excentré, attaché à l'opinion d'autrui et relationnelle. Lorsque l'enfant pleure, il fabrique lui-même la signification de ses pleurs. Par exemple, s'il pleure et qu'en retour, les parents le cajolent, les pleurs deviennent une demande de caresses et acquerront cette signification. Ainsi, le cri automatique ne prend sens que par celui qu'on lui donne de l'extérieur, c'est une sorte de cri socialisé. Alors, la faiblesse se transforme en puissance, entraînant chez le nourrisson une représentation du monde où la dépendance devient pouvoir. L'enfant devenu maître et dénaturé, tout serait alors perdu. Ce qui rend ce processus irréversible est la voie du plaisir qui est sans retour, même si elle est naturelle, elle est aussi la voie par laquelle passe la dénaturation. La nature ne se range pas du côté des plaisirs, elle serait davantage douleur. Cela conduit à conclure qu'une habitude serait bonne lorsqu'elle est désagréable. Dans le cas des pleurs, l'objet est la douleur et dans celui du plaisir, le silence. Dès que les pleurs sont liés aux plaisirs, il y a « dénature ».

⁹² *Ibid.* p. 78.

2.3. L'application (p.78-87)

Jusqu'à maintenant, nous avons vu, dans la première section sur les principes généraux, la typologie de l'éducation, le but de l'éducation naturelle, son principe et ses acteurs. En deuxième section, il a été question du nouveau-né dans le cadre de l'éducation et lors de la description du nouveau-né. Dans cette troisième section traitant de l'application, nous abordons les quatre maximes de l'éducation, la façon de traiter les pleurs, la bonne nourriture et l'apprentissage naturel du langage.

2.3.1. Les quatre maximes (p.78-79)

Afin de ne pas s'écarter de la voie de la nature, Rousseau propose quatre maximes à suivre pour guider le gouverneur. La première propose de laisser l'usage de toutes les forces données par la nature à l'enfant puisque, de toute façon, il ne pourra les utiliser que graduellement.

La seconde indique qu'il faut aider les enfants et suppléer tous leurs manques, quels qu'ils soient (intelligence, forces, besoins physiques).

La troisième suggère que dans le secours que nous leur apportons, il importe de se limiter à l'utile et ne rien donner à la fantaisie ou au désir sans raison. La fantaisie n'ayant

pas de source dans la nature, si elle n'est pas implantée chez l'enfant, elle ne pourra pas lui manquer.

La quatrième consiste à étudier méticuleusement son langage et ses signes afin de tout de suite détecter ce qui provient de la nature et ce qui est attribuable à l'opinion.

Selon Rousseau,

*[...] l'esprit de ces règles est d'accorder aux enfants plus de liberté véritable et moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes et moins exiger d'autrui. Ainsi, s'accoutumant de bonne heure à borner leurs désirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir. Voilà donc une raison nouvelle et très importante pour laisser les corps et les membres des enfants absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chutes, et d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les blesser.*⁹³

En appliquant ces maximes, on obtiendrait un enfant moins porté à pleurer. Ce qui nous permet de poursuivre avec la manière de traiter les pleurs.

2.3.2. La façon de traiter les pleurs (p. 79-80)

L'enfant ne portant pas de maillot pleurera moins, puisqu'il sera libre dans tous ses mouvements. La nourrice ne cherchera pas à le faire taire. De cette manière, on obtiendra un enfant moins craintif et moins têtu qui restera plus près de son état naturel. Par la suite, un enfant sans maillot qui, n'étant ni malade ni dans le besoin, continuerait à pleurer,

⁹³ *Ibid.* p. 79.

verserait des larmes d'obstination et d'habitude. Le seul moyen d'y remédier est de ne faire aucun cas de ces pleurs. Lorsque les pleurs auront pour cause la fantaisie ou l'obstination, il est toujours possible de distraire l'enfant pour qu'il oublie les raisons de ses larmes. Rousseau ajoute que les enfants seraient en général sevrés trop tôt. Le moment charnière qui devrait plutôt indiquer qu'il est temps de sevrer le jeune serait la poussée des premières dents. À ce sujet, certains pensent que donner des objets durs à mordre faciliteraient la sortie des dents. L'auteur indique que cela est faux et rend la chose encore plus douloureuse. Il faudrait plutôt suivre l'exemple de la nature, en donnant des objets mous afin que les dents s'impriment sur la matière. De plus, les jouets doivent être sans appareil, puisque les fioritures ne font qu'initier l'enfant au luxe.

2.3.3. La bonne nourriture (p. 80-82)

D'après l'auteur, la bouillie n'est pas un aliment à privilégier dans l'alimentation du bébé, car elle n'est pas nécessairement saine. Le lait cuit et la farine crue ne devraient pas non plus être incorporés à l'alimentation. Dans la bouillie, par exemple, la farine est beaucoup moins cuite que dans un pain et elle n'a pas fermenté, ce qui la rend difficile à digérer. La panade et la crème de riz conviendraient mieux. « Le bouillon de viande et le potage sont encore un médiocre aliment, dont il ne faut user que le moins qu'il est

possible. »⁹⁴ Il est aussi préférable de donner aux enfants des fruits secs et des croûtes.

Rousseau suggère de leur donner

*[...] pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biscuit semblable au pain de Piémont, qu'on appelle dans le pays des grisses. À force de ramollir ce pain dans leur bouche, ils en avaleraient enfin quelque peu : leurs dents se trouveraient sorties, et ils se trouveraient sevrés presque avant qu'on s'en fût aperçu. Les paysans ont pour l'ordinaire l'estomac fort bon, et on ne les sèvre pas avec plus de façon que cela.*⁹⁵

2.3.4. L'apprentissage naturel du langage (p. 82-87)

Dès leur naissance, les enfants entendent les gens parler autour d'eux. Les adultes leur parlent avant qu'ils puissent comprendre quelque chose et qu'ils aient la capacité de reproduire les sons qu'ils entendent. Rousseau n'est pas contre l'amusement des accents très gais qu'une nourrice peut leur donner en chantant. Cependant, il n'est pas souhaitable que celle-ci l'étourdisse avec trop de paroles. L'enfant, au cours de son apprentissage du langage, développera une syntaxe beaucoup plus particulière; cela s'acquiert avec le temps. Il ne faut pas non plus passer son temps à le corriger souligne Rousseau, car à vrai dire, ce serait superflu et une pure pédanterie de

*[...] s'attacher à corriger dans les enfants toutes ces petites fautes contre l'usage, desquelles ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec le temps. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne se plaisent avec personne autant qu'avec vous, et soyez sûrs qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre sans que vous les ayez jamais repris.*⁹⁶

⁹⁴ *Ibid.* p. 81.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.* p. 82.

Il faut considérer que les organes des paysans sont construits de la même manière que ceux des gens de la ville, ils sont simplement exercés de manière différente. Un enfant élevé à la ville passe le plus clair de son temps dans une chambre où une gouvernante est à son service. Celle-ci ne donne même pas le temps à l'enfant de dire quelque chose, elle lui donne plutôt le mot et lui le répète sans cesse et tout faux; « [...] à force d'y faire attention, les mêmes gens étant sans cesse autour d'eux deviennent ce qu'ils ont voulu dire, plutôt que ce qu'ils ont dit. »⁹⁷

Quant aux enfants élevés à la campagne, c'est une tout autre histoire. Comme la paysanne n'est pas toujours collée à son enfant, il prend bénéfice à apprendre à parler clairement et fort. Les enfants de la ville sont difficiles à comprendre tandis que ce que disent les enfants de la campagne, malgré la honte qui peut les empêcher de répondre, est très net. Il est vrai que les paysans ont un accent plus prononcé parfois, mais pour Rousseau, « [...] l'accent est l'âme du discours, il lui donne le sentiment et la vérité. L'accent ment moins que la parole; c'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. »⁹⁸ En grandissant à la campagne, les enfants ne développeront pas le bégaiement de ceux de la ville; ils développeront plutôt une voix plus sonore.

Émile aura un français tout aussi pur que celui de Rousseau, mais il le parlera de manière plus distincte en articulant mieux. Il faut surtout prêter attention au fait que

⁹⁷ *Ibid.* p. 83.

⁹⁸ *Ibid.* p. 84.

l'enfant désirant parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre. « Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté est encore une sorte d'empire, et l'enfant n'en doit exercer aucun. »⁹⁹ De plus, nous dira Rousseau, un enfant parlant tard pourrait avoir un langage embarrassé, parce qu'au départ, son organe était embarrassé. Par contre, ce retard ne doit pas nous donner trop d'inquiétude, puisque c'est dans la tourmente que l'on arrive à forcer des balbutiements chez l'enfant. Une prise en charge trop brusque peut être la cause d'un parler médiocre. Les enfants trop pressés à parler ne prennent pas le temps de bien apprendre, de bien prononcer et de comprendre ce qu'ils énoncent. Le plus nocif dans tout cela, c'est que l'enfant peut finir par tenir un discours totalement différent du nôtre sans que jamais nous ne nous en apercevions.

L'enfant ne doit pas non plus avoir davantage de mots que d'idées, ni savoir dire plus de choses qu'il est capable d'en penser. D'après Rousseau, cette distinction est la clé de la justesse d'esprit des paysans, comparativement aux gens de la ville. En effet, ils auraient « [...] peu d'idées, mais ils les comparent très bien. »¹⁰⁰ Enfin, les premiers développements de l'enfant interviendraient tous simultanément : parler, manger et marcher, ce dernier point pouvant survenir un peu plus tard. Rousseau évoque ici « [...] la première époque de sa vie. Auparavant, il n'est rien de plus que ce qu'il était dans le sein de

⁹⁹ *Ibid.* p. 85.

¹⁰⁰ *Ibid.* p. 86.

sa mère; il n'a nul sentiment, nulle idée; à peine a-t-il des sensations; il ne sent même pas sa propre existence [...] »¹⁰¹

Le livre I se clôt sur quelques remarques sur le langage et son apprentissage. L'auteur y énonce deux aspects liés au langage, le premier étant l'importance du ton et de l'accent dans l'usage de la parole et le second, l'attention à utiliser uniquement des mots compris par l'enfant. Ces thèmes serviront d'ouverture au second livre dans l'*Émile*.

2.4. Synthèse et commentaires

Selon Rousseau, il y a trois périodes à retenir dans l'éducation, la première étant de 0 à 12 ans (période de développement du corps et des sens), la seconde se situant de 12 à 15 ans (période de développement intellectuel et préoccupation utilitaire) et la dernière, de 15 ans à l'âge adulte (culture du sens moral). De plus, l'éducation aurait trois sources : la nature qui ne dépend point de nous, les choses qui dépendent de nous à certains égards et les hommes qui sont les seuls dont nous soyons, par supposition, vraiment maîtres. Il n'y aurait qu'une seule science à enseigner aux enfants, celle des devoirs de l'homme. C'est à la mère que revient la première et la plus importante éducation de l'enfant puisqu'elle doit s'occuper de son développement physique, affectif et moral. L'auteur considère l'allaitement comme un lien moral indispensable au développement complet de l'enfant, à l'équilibre de la famille et à la régénération de la société. Il va même jusqu'à préférer le

¹⁰¹ *Ibid.* p. 87.

choix d'une nourrice plutôt que le biberon ou pire encore le lait douteux d'une femme gâtée. La nourrice aura rapidement mis l'enfant en maillot afin de pouvoir vaquer librement à ses autres occupations. Pourtant, nous dira Rousseau, il s'agit là d'une pratique cruelle qui ne fait rien de bon, sauf éviter des tracasseries à la nourrice.

Le père joue un rôle de précepteur pour l'enfant. Il veille à son développement intellectuel, social et civil. Il a un devoir envers l'État, qui est de former ses enfants pour en faire de bons citoyens. Il est à noter que pour Rousseau, un parent ne remplissant pas sa fonction ne mérite pas d'être un parent. Si le père ne peut remplir sa tâche il choisit un gouverneur, un homme ayant reçu une éducation exemplaire. Ce dernier ne pratique pas son métier pour l'argent. Il n'a qu'un élève, qu'il accompagne tout au long de son existence. Il ne doit pas donner de préceptes, mais plutôt amener son élève à les découvrir. Rousseau prend pour acquis qu'on a besoin d'un gouverneur, soit, mais qu'en est-il du problème entourant son âge? Comment un enfant peut-il montrer à un autre enfant à parfaire son développement afin de devenir l'homme qu'il doit être? Peut-être que le philosophe voulait sous-entendre davantage le mentorat par les pairs comme le gouverneur et l'élève auraient un âge similaire. Est-ce que Rousseau croyait que les notions seraient mieux assimilées par l'élève grâce à la notion de jeu entre les deux enfants du même âge ? Alors là, il s'agit d'une impasse parce que l'auteur n'élaborera pas plus.

Selon Rousseau, l'enfant a la capacité d'apprendre dès sa naissance, mais il ne possède aucune connaissance. Les mouvements qu'il fait sont le résultat d'un effet

mécanique dépourvu de tout lien avec la connaissance et la volonté. L'homme apprend soit par l'expérience, soit de ses semblables. L'enfant ne possède pas de conception du bien ni du mal; c'est la raison qui permet de faire cette distinction. Avant l'âge de raison, l'enfant fait le bien et le mal sans en avoir connaissance; par conséquent, il n'y a pas de moralité dans ses actions.

L'éducation de l'homme doit commencer à sa naissance, avant même qu'il ne sache parler ou comprendre. À la naissance, l'enfant ramène toutes ses sensations à lui-même. Les premières sensations de l'enfant sont purement affectives, il ne perçoit que le plaisir et la douleur. Il lui faut beaucoup de temps avant de parvenir à se représenter les objets comme ne faisant pas partie de lui-même; cela se construit petit à petit.

Il ne faut pas laisser l'enfant prendre des habitudes créant chez lui des désirs qui ne proviennent plus du besoin, mais de l'habitude. Il importe de lui permettre de vaincre ses peurs en l'habituant très tôt à l'obscurité ou en lui montrant le plus de choses possible. Il ne faut pas empêcher l'enfant de toucher et d'explorer. Dans son jeune âge, la mémoire et l'imagination de l'enfant sont inactives. Il n'est attentif qu'à ce qui s'adresse à ses sens.

Rousseau poursuit avec sa méthode en quatre maximes :

- 1) La première propose de laisser l'usage de toutes les forces données par la nature à l'enfant puisque de toute façon il ne pourra les utilisées que graduellement.
- 2) Il faut aider et suppléer à ce qui manque à l'enfant, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui concerne le besoin physique.

3) Il faut, dans le secours qu'on lui donne, se borner au nécessaire, sans rien accorder à la fantaisie ou au désir irraisonné, car la fantaisie ne le tourmentera point tant qu'on ne l'aura pas fait naître.

4) Il faut étudier avec soin son langage et ses signes, afin qu'à l'âge où il ne sait point dissimuler, l'on puisse distinguer ce qui, parmi ses désirs, provient directement de la nature et ce qui est produit par l'opinion.

L'établissement de ces règles permet d'accorder à l'enfant davantage de liberté véritable et moins d'empire, de le laisser faire plus de choses par lui-même. Ainsi, il s'accoutume à borner ses désirs à ses forces et ressent peu la privation de ce qui n'est pas en son pouvoir.

Il existe un langage naturel chez l'enfant, commun à tous les hommes. Il importe de lui répéter des mots qui se rapportent à des objets sensibles que l'on peut lui montrer. Il s'agit de ne pas s'adresser à lui dans des mots auxquels il n'entend rien. Il convient de toujours bien parler en sa présence. Il ne faut pas le corriger, car cela l'incite à ne plus parler; les erreurs se corrigeront plutôt d'elles-mêmes. On ne doit pas le presser à parler. De plus, il importe de resserrer son vocabulaire, puisqu'il ne doit pas avoir plus de mots que d'idées.

De nos jours, certains propos de Rousseau sont plus ou moins applicables, c'est le cas du rôle de la mère, la nourrice, le père, le gouverneur et l'allaitement versus le biberon. En effet, la cellule familiale a beaucoup changé depuis. Bien souvent, tous travaillent, tous ont droit à un congé de maternité pour la mère et paternité pour le père. La femme pour se remettre de l'accouchement amorce le congé et lorsque l'heure du retour au travail sonne, c'est au tour du père de prendre son congé. Dans d'autres cas, c'est la garderie qui débute. Le biberon est choisi pour ses fins pratiques et l'allaitement est devenu une question de goût personnel. Plus de nourrice, ni de gouverneur, ils sont remplacés par les garderies et l'école. Les enfants sont devenus étrangers aux parents et familiers aux éducateurs à la petite enfance.

De plus, il serait déraisonnable d'élever un pauvre pour qu'il soit riche ou bien un riche pour qu'il soit pauvre, c'est pourquoi Émile sera riche, proposera Rousseau. Selon l'auteur, le pauvre est spontanément homme et soumit à la contrainte des choses. Le riche peut, au mieux, devenir un homme. La richesse est un double tranchant, elle facilite la vie à Émile en le rendant ouvert aux possibles, mais peut facilement le faire basculer dans le vice. Mais alors, pourquoi Émile est-il riche, si cela constitue un tel handicap? Pourquoi Rousseau l'a-t-il fait ainsi? C'est que, l'homme de la nature devant être libre au sein même de la société, la richesse est le moyen le mieux adapté : le riche, en société, a les moyens de se libérer des entraves de la vie collective. De plus, il est dispensé des rigueurs de la loi et brise les filets de l'État. Faire d'Émile un homme riche, poursuivra Vargas c'est lui donner une destinée rédemptrice de l'humanité par le double pouvoir de l'argent qui soustrait le

riche à l'autorité sociale tout en donnant la capacité d'ordonner le monde. Émile est donc riche, mais il n'en a pas besoin, l'étant déjà. « Sa richesse est une fiction méthodologique, une fonction sociale et une essence humaine, il est impersonnellement riche, comme la nature est riche, comme Dieu l'est. »¹⁰² Il est vrai que l'argent ouvre plusieurs portes, cependant, l'histoire a démontré que de grands cerveaux ont émergé de milieux pauvres et que pour quelqu'un possédant talent et persévérance tout peut changer. Au XXIe, l'homme peut être perçu comme un produit économique, mais tous les coureurs ont leurs chances, du moins c'est ce qui est suggéré.

Émile provient d'une zone tempérée comme la France proposera Rousseau. Mais pourquoi une zone tempérée? La réponse est simple : les hommes du nord consomment beaucoup sur des sols ingrats et dans le sud, ils consomment peu sur un sol fertile. De cette manière, un juste balancement serait possible. Cependant, cela n'est plus représentatif depuis l'avènement de la mondialisation. En effet, un essor fulgurant de produits est dorénavant offert aux quatre coins du globe. Cette diversité apporte toutefois son lot de surconsommation, peu importe sa position sur ce même globe. Il suffit de songer au problème d'obésité grandissant pour en voir un effet direct.

Rousseau présente un Émile en bonne santé, puisqu'un gouverneur décidant de s'occuper d'un enfant malade changerait de vocation : il deviendrait garde-malade. Un

¹⁰² Yves VARGAS, *Introduction à l'Émile de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 288.

élève malade serait aussi inutile à lui-même qu'à ceux s'occupant de conserver son corps, ce qui nuit à l'éducation de l'âme. L'auteur suggère que la médecine serait un art mensonger agissant davantage sur les maux de l'esprit que sur ceux du corps. Elle provoquerait plus d'effroi que de guérisons. Elle personnaliserait et ferait ressentir la mort plutôt que de la repousser. Elle userait la vie au lieu de la prolonger. Rousseau tire sans doute cette opinion de sa propre expérience des médecins durant sa jeunesse malade.

En rendant présent ce qui est absent, d'une présence factuelle, mais possible, on « avilit le cœur », on lui désapprend à vivre ce qui est, pour le jeter dans une fiction où il trouvera ici la terreur, la vanité; on retrouvera ce rapport : présence de l'absence dans le possible et dans d'autres lieux, ce qui permet de dire que l'attaque préalable contre la médecine vaut pour archétype de la lutte contre les destructeurs de la nature humaine, les fabricateurs de fictions mortelles .¹⁰³

Ce serait dans les premières années de l'enfant que la qualité de l'air joue un rôle bien important dans sa constitution. Il est préférable que l'enfant respire l'air pur de la campagne plutôt que celui de la ville. C'est pourquoi l'enfant ira vivre chez sa nourrice, à la campagne, et le gouverneur (l'ami du père, bien souvent) l'y suivra. Les villes, selon Rousseau, font dépérir l'homme. Il n'y a qu'à la campagne que l'espèce peut véritablement se renouveler. Aujourd'hui, il semble possible de croire que Rousseau n'avait pas tout faux en ce qui concerne la vie à la campagne et la vie urbaine. Un des problèmes de notre siècle dans les métropoles est le *smog*¹⁰⁴ qui est le résultat d'un mélange de brouillard et de matières en suspension dans l'air. Il est par conséquent valable de croire que l'air de la

¹⁰³ *Ibid.* p. 32.

¹⁰⁴ Contraction des mots anglais *smoke* et *fog*.

campagne est davantage pur. Toutefois, la campagne possède aussi son lot de pollution de l'air, il suffit que de passer près d'une ferme pour en saisir tout son fumet.

En résumé, le chapitre 2 se divise en trois grandes parties, la première traitant des principes généraux, la seconde s'intéressant au nouveau-né et la dernière examinant l'application. Dans la première, il a été question de la typologie de l'éducation, du but de l'éducation naturelle, de son principe et de ses acteurs. Dans la seconde partie, le cadre de l'éducation ainsi que la description de celui-ci ont été présentés. Enfin, la troisième évoque l'application, incluant ses quatre maximes, la façon de traiter les pleurs, la bonne nourriture et l'apprentissage de la langue naturelle.

CONCLUSION

1. Synthèse du chapitre 1 sur la préface

1.1. Organisation de la forme de la préface

Dans le premier chapitre, il a été question de la présentation de la préface et de ses deux principaux aspects, soit la forme et le contenu. Pour ce qui est de la forme, la préface représente trois pages sur un ouvrage de 630 pages. Rousseau n'y définit pas toujours précisément ses objectifs. D'autre part, l'auteur ne mentionne d'aucune manière la division de son ouvrage en cinq livres, ni qu'il fera appel à Émile (sauf pour le titre) et à un gouverneur afin d'illustrer ses propos.

1.2. Le contenu de la préface

Toujours dans le cadre de l'analyse de la préface, nous avons poursuivi avec l'étude de son contenu. Il importe de garder à l'esprit que Rousseau a rédigé l'*Émile* afin de plaire à une mère de famille.

L'auteur affirme qu'il ne discourra pas sur l'éducation qui prévaut à son époque, ni sur l'importance d'une bonne éducation, puisque tout aurait déjà été dit à ce sujet.

Cependant, nous aurons tôt fait de constater qu'il procède tout autrement dès le livre I. Rousseau base son étude sur l'observation de la nature, tout en étant bien conscient qu'il sera la cible de bon nombre de critiques, dans la mesure où il affirme coucher sur le papier l'ensemble de ses réflexions. Il propose de nous livrer les principes d'une éducation appropriée à sa vision de l'homme et adaptée au cœur humain, ce qui constituerait la source de toute la bonté du projet.

2. Synthèse du chapitre 2 sur le livre I

2.1. Organisation de la forme du livre I

Dans ce chapitre, nous avons scindé notre exposé du livre I en deux grandes sections, soit la forme et le contenu. En ce qui concerne la forme, nous en avons souligné l'ampleur en mentionnant les cinquante-deux pages composant le livre I. Celles-ci sont divisibles en trois thèmes : les principes généraux de la philosophie de l'éducation, développés sur vingt-sept pages, le nouveau-né, traité sur seize pages et l'application, faisant l'objet de neuf pages. De même, ces thèmes peuvent être tous les trois divisés en sous-thèmes. Or, ces divisions ne sont pas marquées dans le texte de Rousseau, sauf par les changements d'idée. Il convient de retenir que le livre I se résume à une période durant laquelle le bambin se trouve dans un état d'absolue dépendance et de totale faiblesse. Cette période couvre la naissance jusqu'à l'apprentissage de la marche et de la parole permettant

à l'enfant d'acquiescer son autonomie, celle-ci le conduisant à se détacher de sa nourrice et à s'intégrer au monde.

2.2. Le contenu du livre I

2.2.1. Principes généraux

La première section du chapitre 2 traite des principes généraux permettant de se rendre aux sections suivantes sur le nouveau-né et l'application. Il importe de garder à l'esprit que l'éducation recherchée vient de la nature, des hommes et des choses. Le concours de ses trois éducations serait essentiel à la perfection des hommes.

Le problème auquel nous sommes confrontés avec ses trois éducations est, nous dit Rousseau, que celles-ci sont aussi différentes, voire opposées, quand vient le temps d'élever un homme pour les autres; il faut faire soit un homme ou un citoyen. Un citoyen désirant conserver le sentiment de la nature sera en perpétuelle contradiction avec lui-même et, par conséquent, n'accomplira rien. Cassirer poursuit :

Le système éducatif de l'Émile ne rejette nullement ce but qui consiste à faire de l'élève un citoyen, mais il est vrai qu'Émile est éduqué dans la perspective exclusive d'être un citoyen du type de ceux qui sont à venir. La société actuelle n'est pas jugée assez mûre pour ce système éducatif. Elle veut et elle doit soigneusement en être tenue à l'écart afin que la réalité empirique que est alors la sienne ne vienne pas ternir les potentialités idéales qu'il s'agit là de développer et de faire valoir contre le scepticisme du siècle. La force propre de la société actuelle n'est rien d'autre que la puissance de la convention, de l'habitude et de l'inertie naturelle [...]

L'élève est placé hors de la société pour éviter toute contagion et pour lui permettre de trouver et d'emprunter lui-même la voie qu'il se sera choisie. Et cette autonomie, cet éveil à l'indépendance du jugement et de la volonté n'incluent nullement, à titre d'exigence ultime, la volonté d'isolement [...] Rousseau craint pour son élève que, parmi les hommes, il n'oublie précisément d'être un homme.¹⁰⁵

Dans l'éducation de la nature, il importe d'éliminer toutes contradictions, parce qu'elles font obstacle au bonheur. Dans l'ordre social, chacun a sa place bien établie; c'est là que l'éducation entre en jeu, puisque son but est de rendre l'individu apte à occuper cette place. Pour vivre, il faut laisser libre cours aux élans de la nature et la véritable éducation repose sur l'exercice et non sur les préceptes.

Rousseau soutient aussi que le devoir de la mère est de nourrir son enfant et qu'une femme acceptant une nourrice se verra dans l'obligation de partager son droit de mère. Cependant, poursuit l'auteur, il vaut mieux avoir recours au lait d'une nourrice qu'au lait gâté d'une mère. En outre, la mère confiant son enfant à une nourrice devra s'attendre au développement de ce que Rousseau nomme « l'amour maternel » de son enfant envers une autre femme. Voilà une raison convaincante, d'après l'auteur, pour que les femmes reviennent à l'allaitement. Si, toutefois, le besoin d'une nourrice se fait sentir pour quelque raison que ce soit, afin d'éviter le transfert de « l'amour filial », il suffit de traiter la nourrice comme une servante.

¹⁰⁵ Ernest CASSIRER, *Le problème de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1987, p. 116-117.

Il ne faut pas non plus tomber d'un extrême à l'autre, c'est-à-dire de la mère n'ayant aucun égard pour son enfant à celle assouvissant le moindre de ses caprices. En effet, dans le dernier cas, la mère façonne un homme qui, incapable d'affronter les difficultés, sera malheureux ou méchant.

La forme originelle de l'enfant doit être conservée et ce sont les parents qui doivent éduquer leur progéniture. Il est certain que si la mère refuse de nourrir son enfant, l'attitude du père sera similaire en ce qui a trait à son éducation. Un père ne peut se contenter d'engendrer et de nourrir sa progéniture; il doit aussi des hommes à la société.

Le gouverneur n'est pas un homme à vendre, parce que s'il l'est, il ne sera rien de plus qu'un valet. Pour faciliter son travail, Rousseau crée un élève imaginaire dont l'éducation débutera dès sa naissance jusqu'à ce qu'il soit homme. Le gouverneur est un homme presque aussi jeune qu'Émile. L'auteur va même jusqu'à espérer que l'un et l'autre puissent grandir ensemble. En effet, un faible écart d'âge favorisera leur attachement l'un à l'autre. Ce gouverneur doit être attribué à Émile avant même sa naissance. Dans *l'Émile*, le gouverneur est présent sous les traits du narrateur, du lecteur et de Rousseau lui-même. Au début, il est aisé de croire que le gouverneur est en fait le double d'Émile, puisque rien ne permet de distinguer l'un de l'autre et que tous deux font leurs apprentissages ensemble et en même temps. Il est à noter que le principe d'attribuer à Émile un gouverneur d'un âge similaire au sien est particulier. Comment un enfant peut apprendre à un autre enfant à

devenir un adulte complet ? Peut-être que Rousseau voulait davantage présenter l'importance de la notion de jeu dans un processus d'apprentissage ?

Émile est, quant à lui, tout son contraire. Choisi par le gouverneur, il provient d'une région tempérée, il est riche, orphelin et en bonne santé. De plus, personne ne devra les enlever l'un à l'autre. Vigueur et santé sont les qualités qui déterminent le choix d'Émile pour élève, puisqu'un gouverneur s'occupant d'un enfant malade changerait de vocation en devenant garde-malade. Le gouverneur ne peut pas non plus apprendre à vivre à ceux qui ne font que s'empêcher de mourir. C'est pourquoi il nous met en garde contre la médecine et les médecins. En fait, la médecine serait l'amusement des gens oisifs et désœuvrés ne trouvant rien d'autre à faire que se conserver. La médecine est peut-être utile à quelques hommes, mais elle reste funeste à la grande majorité. Si la médecine est infaillible aux yeux de certains, Rousseau souhaite qu'elle vienne sans les médecins dont les prescriptions avilissent le cœur et désapprennent à mourir. C'est pourquoi l'auteur refuse que son élève passe entre leurs mains, sauf en situation de danger mortel.

2.2.2. Le nouveau-né

La nourrice, qui n'est requise que dans le cas où la mère ne s'acquitte pas de ses devoirs, doit être choisie soigneusement. Elle doit être étrangère à l'enfant, fournir le

meilleur lait et doit avoir accouchée récemment. Saine d'esprit et de corps, elle est végétarienne de surcroît, afin d'obtenir le meilleur lait.

Dès les premières années de l'enfance, la qualité de l'air joue un rôle primordial, puisque la peau est délicate, molle et que les impressions reçues ne peuvent s'effacer. L'air pur est nécessaire et c'est pourquoi Émile ira vivre chez sa nourrice à la campagne. Cela est d'autant plus nécessaire puisque la ville n'est que dénaturation.

Il ne faut pas empêcher les bambins de se mouvoir et c'est pourquoi Rousseau s'oppose à l'emmaillotement. Cette pratique ne ferait que perpétuer le cycle de l'esclavage. De plus, le maillot gêne la circulation sanguine, fatigue l'humeur, contraint l'augmentation de ses forces, porte atteinte à sa croissance et altère sa constitution. D'ailleurs, souligne l'auteur, le maillot apparaît lorsque les femmes délaissent leurs enfants : la nourrice cherchant à alléger sa tâche de surveillance emmaillote le bébé et « le suspend à un clou ».

Il est primordial que l'enfant fasse ses apprentissages graduellement, selon ses talents, ses goûts et son génie afin de parvenir à une pleine assimilation des forces. D'autant plus que rien n'est instantané : le temps joue un rôle prépondérant. La force se fabrique avec la santé, la nourriture, les activités et les habitudes fortifiantes. Les besoins se résument à manger, dormir et ne ressentir aucune douleur. Ce sont les pleurs qui commandent les besoins et les caprices. Les pleurs manifestant les besoins doivent être

entendus et ceux relevant des caprices ne seront, dans aucun cas, écoutés, puisqu'ils sont dénaturés.

Les premières sensations que l'enfant ressentira seront affectives, dans la mesure où il n'éprouve que le plaisir et la douleur. Dans son incapacité de marcher ou de saisir les objets l'environnant, c'est avec le temps que seront acquises les sensations représentant les objets hors de lui-même. Auparavant, le bambin se trouve sous l'emprise de l'habitude et, afin d'éviter les larmes, il convient de le familiariser à toutes les situations possibles. C'est au gouverneur de conduire l'enfant à faire le lien cohérent entre les objets et les sensations qui en découlent.

L'homme est naturellement bon et toute méchanceté provient de sa faiblesse. L'enfant est méchant à cause de ses faiblesses et c'est quand on le rend fort qu'il devient bon. La différenciation entre le bien et le mal s'établit par l'exercice de la raison et la conscience ne peut se développer sans elle.

2.2.3. L'application

Il ne faut pas laisser prendre d'habitude à l'enfant, car cela crée en lui des désirs qui ne proviennent plus du besoin, mais plutôt de l'habitude. Il faut lui enseigner à vaincre ses peurs, par exemple, en l'habituant très tôt à l'obscurité ou en lui montrant le plus de choses possible. On ne doit pas empêcher l'enfant de toucher et d'explorer. Dans son jeune âge, la

mémoire et l'imagination de l'enfant sont inactives. Il n'est attentif qu'à ce qui sollicite ses sens. La méthode en quatre maximes :

- 1) La première propose de laisser l'usage de toutes les forces données par la nature à l'enfant puisque de toute façon il ne pourra les utiliser que graduellement.
- 2) Il faut aider et suppléer à ce qui manque à l'enfant, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui concerne le besoin physique.
- 3) Il faut, dans le secours qu'on lui donne, se borner à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au désir irraisonné, car la fantaisie ne le tourmentera point tant qu'on ne l'aura pas fait naître.
- 4) Il faut étudier avec soin son langage et ses signes, afin que, à l'âge où il ne sait point dissimuler, l'on puisse distinguer ce qui, parmi ses désirs, provient directement de la nature et ce qui est produit par l'opinion.

L'esprit de ces règles est d'accorder à l'enfant plus de liberté véritable et moins d'empire, de le laisser libre d'agir davantage par lui-même et de l'amener à moins exiger de la part d'autrui. De la sorte, il s'accoutume de bonne heure à restreindre ses désirs à ses forces et ressent peu la privation de ce qui se situe hors de son pouvoir.

Sans les contraintes imposées par le maillot, l'enfant pleure moins. Par conséquent, la nourrice intervient moins souvent pour le faire taire, ce qui aboutit à rendre l'enfant moins craintif, moins têtu et plus près de l'état naturel. Si l'enfant ne porte pas de maillot et qu'il pleure toujours alors que l'on s'est assuré qu'il n'est pas malade et qu'il n'éprouve aucun besoin, il convient d'ignorer ses pleurs qui ne trahissent que l'obstination et

l'habitude. Quant à la nourriture appropriée, elle se résume à la panade, la crème de riz, les fruits secs et les croûtes.

Il existe un langage naturel chez l'enfant, commun à tous les hommes. Il importe de répéter au bambin des mots se rapportant à des objets sensibles que l'on peut lui montrer. On ne doit pas prononcer à son intention des mots qui n'ont pour lui aucune signification. En outre, on veillera à toujours bien parler en sa présence. Il ne faut pas le reprendre, car cela l'incite à ne plus parler; les fautes se corrigeront plutôt d'elles-mêmes.

L'ensemble de l'œuvre de Rousseau comporte un très grand intérêt philosophique et soulève des questionnements qui sont des plus actuels, même encore aujourd'hui. En effet, « [...], Rousseau n'en aborde pas moins des questions dont la portée est directement universelle-question qui, de nos jours, n'ont rien perdu de leur ampleur ni de leur urgence, et qui suivront longtemps encore à la forme contingente, individuelle et historique que leur donna Rousseau. »¹⁰⁶

¹⁰⁶ *Ibid.* p. 122-123.

BIBLIOGRAPHIE

1. Œuvres de Rousseau

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation introduction, bibliographie, notes et index analytique par François et Pierre Richard*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1964.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation introduction à l'Émile par Henri Wallon; étude et notes par J.-L. Lecercle*, Paris, Éditions Sociales, 1958.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile et Sophie ou Les solitaires*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1994.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Hachette Livre, 1997.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, France, Éditions Gallimard, 1964.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions (Livres I à VI)*, Paris, Librairie Générale, Française, 1998.

2. Sur Rousseau et ses œuvres

BLONDEL, Éric, *Rousseau*, Ellipses, Paris, 2000.

CASSIRER, Ernest, *Le problème Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1987.

CHÂTEAU, Jean, *Jean-Jacques Rousseau : sa philosophie de l'éducation*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1962.

COTTERET, Monique et Bernard, *Jean-Jacques Rousseau en son temps*, Paris, Perrin, 2005.

- DENEYS-TUNNEY, Anne, *Un autre Jean-Jacques Rousseau, le paradoxe de la technique*, Paris, PUF, 2010.
- EMERY, Léon, *De Montaigne à Teilhard de Chardin via Pascal et Rousseau*, Lyon, Les Cahiers Libres, 1965.
- IMBERT, Francis, *L'ÉMILE ou l'interdit de la jouissance*, Paris, Armand Colin, 1989.
- JOUVENET, Louis-Pierre, *Jean-jacques Rousseau : pédagogie et politique*, Toulouse, Privat, 1984.
- KÉVORKIAN, B., *L'Émile de Rousseau et l'Émile des écoles normales*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé S.A., 1948.
- MOLLER OKIN, Susan, *Women in Western Political Thought*, New Jersey, Princeton University Press, 1992.
- NÉMORIN, Bernard, *Profil de l'homme total dans l'Émile de Jean-Jacques Rousseau*, Canada, Les Éditions du CIDIHCA, 1994.
- PIOTTE, Jean-Marc, *Les grands penseurs du monde occidental*, Québec, Fides, 1999.
- RAVIER, A., *L'éducation de l'homme nouveau*, Paris, Spes, 1941 (2 volumes).
- RILEY, Patrick, *The Cambridge Companion to Rousseau*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.
- VARGAS, Yves, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- VILLEY, Pierre, *L'influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et Rousseau*, New York, Burt Franklin, 1971.
- VINH-DE, Nguyen, *Le problème de l'homme chez Jean-Jacques Rousseau*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1991.
- « Relire l'Émile aujourd'hui », *Archives de philosophie*, Tome 72, cahier 1, printemps 2009.
- « Rousseau le génie de la modernité », *Le Nouvel Observateur* (Hors-série), n° 76, juillet/août 2010

3. Lectures complémentaires

DEFOE, Daniel, *Robinson Crusoé*, Paris, Garnier-Flammarion, 1989.

MONTAIGNE, Michel de, *Essais Livre I*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.

RABELAIS, François, *Pantagruel*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

REBOUL, Olivier, *La philosophie de l'éducation*, coll. « Que sais-je? », Paris, PUF, 1989.